

Savoir(s)

LE MAGAZINE D'INFORMATION DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

n°7 Juillet 2010 Trimestriel 1,5 €

Désir : une approche interdisciplinaire est-elle possible ?

Une "bibliothèque d'os" au Musée zoologique

**Espaces verts sans pesticide,
les jardiniers en première ligne**

Recrutement des enseignants-chercheurs :
développer la mixité dans les comités

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG



Désir : une approche interdisciplinaire est-elle possible ?



Freud et les hormones	8/9
L'ocytocine, prometteuse et insaisissable...	10
Le désir attrapé par la queue	10
La première fois	11
Les adolescents, un désir plus ludique ?	11
Le SUMPS à l'écoute des étudiants	11
L'instrumentalisation du désir	12
Les apologues du non-désir	12
Amours antiques	12



ACTUALITÉS

Une "bibliothèque d'os" au Musée zoologique	3
Une aide significative pour des recherches prometteuses	3
Aider les étudiants haïtiens	3

RECHERCHE-FORMATION

Coup de jeune pour les études de santé	4
Davantage d'images pour mieux comprendre le cerveau	5
Minozac : un long chemin jusqu'au médicament	6



UN AUTEUR - UN LIVRE

Savoir raconter la psychologie	13
--------------------------------	----

INNOVATION

La valorisation des sciences humaines, sociales et juridiques	14
Une nouvelle "biotech" américaine au cœur du campus strasbourgeois	15



CULTURE

Quatrième édition des "concentrés" d'ateliers culturels	16/17
---	-------

COMMUNAUTÉ UNIVERSITAIRE

Espaces verts sans pesticide, les jardiniers en première ligne	18
Campus en mutation	19

GOUVERNANCE

Recrutement des enseignants-chercheurs : développer la mixité des comités	20/21
---	-------



L'UNIVERSITÉ ET LA CITÉ

Le campus vu de dos	22
---------------------	----

RETOUR AUX SOURCES

De l'analogique au numérique	23
------------------------------	----

LIBRE OPINION

Vers une nanodémocratie ? par Céline Lafontaine	23
---	----



PORTRAIT

Jean-Yves Marchal	24
Il tend son micro aux étoiles	24

> Université de Strasbourg, CS 90032, 67081 Strasbourg cedex
> Tél. +33 (0)3 68 85 00 00
> Site web : www.unistra.fr
> Directeur de la publication : Alain Beretz
> Directeur éditorial et rédacteur en chef : Philippe Breton
Contact : breton@unistra.fr
> Coordination de la publication : Caroline Laplane et Fanny Del

> Contact de la rédaction : Service de la communication de l'Université de Strasbourg - 1 rue Blaise Pascal - 67081 Strasbourg Cedex
> Tél. +33 (0)3 68 85 11 40
> Comité de rédaction de ce numéro : Michèle Bauer ; Anne-Isabelle Bischoff ; Philippe Breton ; Jérôme Castle ; Fanny Del ; Jean-Marie Gachon ; Anne-Catherine Hauglustaine ; Caroline Laplane ; Anna Lazar ; Myriam Niss ; Elsa Poupardin ; Agnès Villanueva ; Frédéric Zinck.

> Ont participé à la rédaction de ce numéro : Guy André ; Anne-Isabelle Bischoff ; Sylvie Bouraudou ; Philippe Breton ; Thomas Calinon ; Céline Fontaine ; Sophie Kolb ; Caroline Laplane ; Élodie Legrand ; Myriam Niss ; Frédéric Zinck.
> Photographies : Bernard Braesch (sauf mention)

> Conception graphique et maquette : Long Distance
> Imprimeur : GYSS
> Tirage : 15 000 exemplaires
> ISSN 2100-1766
> Savoir(s) est téléchargeable à partir du site de l'Université de Strasbourg www.unistra.fr
> Pour envoyer vos suggestions au comité de rédaction, un courriel est à votre disposition : mag@unistra.fr.

> Photo de couverture : Ève Meyer, www.eve-meyer.com

L'année universitaire se termine. A-t-elle été plus sereine que la précédente ? En tout cas, elle a été plus travailleuse et plus constructive, grimant les marches de l'autonomie pas à pas. Les craintes et les frustrations engendrées par la fusion des trois anciennes universités s'effacent, dans un mouvement encore timide mais chaque jour plus assuré, devant de nouvelles perspectives. Car l'essentiel est là. Loin d'être une simple synergie gestionnaire, la fusion qui a conduit à la naissance d'une grande Université de Strasbourg, doit permettre la rencontre des différents savoirs que notre nouvelle maison abrite. L'histoire de la dynamique des sciences et des techniques aussi bien que l'étude précise de ce qui caractérise les immenses succès de la science moderne nous le montrent clairement, c'est la synergie des savoirs qui féconde la créativité et génère l'efficacité dans l'innovation. Si la spécialisation est une nécessité pour la recherche, son cloisonnement en constitue une limite mortifère. La fusion a permis d'abaisser des barrières administratives et institutionnelles jusque là contraignantes. Encore faut-il que les esprits suivent et dépassent la tentation de recréer des frontières artificielles. Le magazine Savoir(s) apportera sa pierre à la construction des passerelles entre les différentes disciplines enfin réunies sous un même toit. Le dossier du précédent numéro montrait la multiplicité des disciplines qui concouraient au processus judiciaire. Celui-ci aborde un thème délicat, aux frontières de toute connaissance, le désir. C'est l'occasion de mettre en scène un dialogue entre des disciplines peu habituées, c'est le moins que l'on puisse dire, à se parler, la pharmaco-chimie et la psychanalyse. Les sciences expérimentales, comme les sciences humaines, ont chacune leur mot à dire pour expliquer de tels phénomènes, mais c'est ensemble seulement qu'elles pourront prétendre en savoir plus.

Philippe Breton
Directeur éditorial

Erratum pour l'article "Quelles conditions de travail à l'Université de Strasbourg ?" pp 18-19 de Savoir(s) n°6.

Le Laboratoire en charge de l'étude "Bien-être au travail" n'était pas le Laboratoire de psychologie, cognition, subjectivité et lien social mais le Laboratoire de Psychologie des cognitions qui est une équipe d'accueil - LPC (EA 4440) créée au 1^{er} janvier 2009. Les axes de recherches développés par le LPC relèvent de la psychologie du développement, de la psychologie sociale et de la psychologie cognitive. Ses recherches s'articulent de manière générale autour de l'étude des processus cognitifs et socio-cognitifs susceptibles de rendre compte du développement et du fonctionnement humain. Il s'agit essentiellement de recherches fondamentales adoptant la démarche expérimentale. Cependant, les travaux conduits au sein du LPC trouvent de larges applications aux domaines de l'éducation, du travail et de la santé.



OSTÉOTHÈQUE

UNE "BIBLIOTHÈQUE D'OS" AU MUSÉE ZOOLOGIQUE

Tout comme des livres, les os des animaux peuvent se classer... en ostéothèque. Ils forment alors une collection de comparaison, dont l'objectif est d'aider les archéozoologues* à identifier des restes d'animaux découverts sur les sites archéologiques.

"Sortez-moi le tiroir des humérus de canidés". C'est le genre de phrase qu'on pourra bientôt entendre dans une grande salle du Musée zoologique de Strasbourg, qui est sur le point d'accueillir la collection de comparaison ou ostéothèque du grand-Est de la France. La constitution de cette collection très particulière a commencé il y a un an, à l'initiative de Rose-Marie Arbogast, chargée de recherche au CNRS, elle-même archéozoologue. "Sur les chantiers de fouille, on trouve souvent des ossements d'animaux, sauvages – chassés pour être mangés – ou domestiques – après l'avènement de l'agriculture. Or, il est souvent difficile de distinguer si tel morceau de mâchoire appartient à un chien ou à un loup... Les collections de comparaison sont là pour proposer des modèles de référence, qui aideront à l'identification. J'ai eu l'habitude de travailler avec l'ostéothèque de Compiègne puis celle de Bâle. Il n'y en avait pas à Strasbourg : j'ai donc eu l'idée de combler ce manque !"

La matière première a été largement fournie par le fond d'ossements d'animaux existant au Musée zoologique : 135 squelettes complets d'espèces qui vivent ou ont vécu dans notre région. Les os étaient conservés "par individu" dans une logique naturaliste. Ils sont actuellement nettoyés, blanchis, marqués, les os séparés, puis classés par éléments anatomiques (les crânes, les côtes, les humérus...). "On peut estimer qu'il nous reste 2 ou 3 ans pour achever ce travail, dont les premiers résultats sont visibles", précise Rose-Marie Arbogast. La collection sera accessible aux chercheurs et aux étudiants en archéologie ou archéozoologie. La constitution de cette ostéothèque bénéficie du soutien financier du ministère de la Culture, et du CNRS (UMR 7044), de l'Université de Strasbourg et du Musée zoologique.

Caroline Laplane

* Archéologues des animaux, les archéozoologues étudient les ossements d'animaux trouvés sur les chantiers de fouille. Leur objectif est de comprendre la relation homme-animal dans les sociétés du passé.

BOURSE ERC

UNE AIDE SIGNIFICATIVE POUR DES RECHERCHES PROMETTEUSES



Jean-Marc Reichhart, professeur à l'Université de Strasbourg vient d'obtenir la bourse du Conseil européen de la recherche (ERC) dans le cadre de ses travaux consacrés à l'immunologie des insectes. Doté

d'un budget global de 7,5 milliards d'euros, l'ERC soutient pendant 5 ans les actions de recherche les plus ambitieuses. Cette aide financière vise à encourager des projets "aux frontières de la connaissance", dans tous les domaines de la science.

Situé dans l'Institut de biologie moléculaire et cellulaire de Strasbourg (IBMC), l'unité de recherche de Jean-Marc Reichhart s'intitule "Réponse immunitaire et développement chez les insectes" (CNRS - UPR 9022). Ses travaux se concentrent sur l'étude des bases moléculaires et cellulaires de la défense antimicrobienne des invertébrés. Depuis une dizaine d'années, ces modèles ont été développés pour l'étude du système immunitaire inné et des mécanismes de lutte contre les pathogènes ou les parasites, comme le Plasmodium, responsable de la malaria.

En découvrant en 1996 l'implication d'une voie de transduction de signal, appelé voie Toll, dans le système immunitaire de la drosophile, le professeur Reichhart a permis de trouver les homologues humains de Toll, les Toll-like récepteurs, et a modifié profondément notre vision du système immunitaire inné. Ses travaux ont permis des avancées spectaculaires dans de multiples domaines scientifiques et ouvrent désormais de nombreuses perspectives dans le domaine médical.

Guy André

* Intégration d'un message d'origine extracellulaire par une cellule.



AIDER LES ÉTUDIANTS HAÏTIENS



L'Université compte dans ses rangs des étudiants haïtiens venus se former à Strasbourg. D'autres suivent un enseignement à distance. Ainsi une quarantaine sont inscrits en licence pro Études territoriales appliquées.

Un double lien qui a justifié la mise en place d'une action de solidarité conjointe de l'Université de Strasbourg et du CROUS d'Alsace, suite au séisme du 12 janvier dernier.

Cette action comporte un volet "matériel", mais aussi une forte aide pédagogique. "Nous avons choisi d'apporter notre soutien dans le domaine que nous connaissons le mieux : la formation et le développement des savoirs, précise Agnès Walsler-Luchesi, chargée de mission pour l'Université de Strasbourg et coordinatrice de cette opération. Nous savons qu'il existe des disciplines où l'encadrement est déficitaire et qu'il est nécessaire de former des formateurs".

Pour l'heure, il faut réunir des fonds à la fois pour acheter du matériel pédagogique et poursuivre l'accompagnement des étudiants haïtiens installés à Strasbourg. L'Université et certaines de ses composantes ont déjà mobilisé des moyens économiques non négligeables, ainsi que le CROUS et le Crédit Mutuel Enseignant du Bas-Rhin. Chacun est appelé aujourd'hui à apporter sa contribution. Les dons sont versés à la Fondation de l'Université de Strasbourg, qui garantit la transparence de leur gestion, et permet de bénéficier d'une déduction fiscale.

Rendez-vous sur <http://fondation.unistra.fr> puis cliquez sur "faire un don" et fléchez votre don au bénéfice de l'Université de Haïti.

C.L.

Contact :
Agnès Walsler-Luchesi,
03 68 85 83 35
agnes.luchesi@unistra.fr



Jean-Yves Pabst



Bertrand Ludes



Youssef Haikel

Coup de jeune pour les études de santé

Pour près de 2 400 étudiants strasbourgeois, 2010 ne sera pas une rentrée comme les autres. Finies les premières années de médecine et de pharmacie - en septembre on instaure la PAES : la première année commune aux études de santé. Mais pourquoi ces changements ? Où en est l'organisation ? Prise de température dans les trois facultés concernées...

[Sophie Kolb]

Lutter contre l'échec - c'est avec cette volonté que le gouvernement a entrepris, par la loi du 7 juillet 2009, de modifier les cursus de formation aux métiers de la santé. À Strasbourg, cinq professions sont concernées : les futurs médecins, dentistes, pharmaciens, sages-femmes et kinésithérapeutes feront dorénavant leurs études ensemble. L'année se terminera par un concours spécifique à chaque filière. L'avantage est "de pouvoir présenter plusieurs concours en même temps et de ne plus faire jusqu'à quatre premières années pour rien", explique Jean-Yves Pabst, doyen de la Faculté de pharmacie. Youssef Haikel, à la tête de la Faculté de chirurgie dentaire, met en avant la possibilité de choisir réellement son orientation : "Avant, certains étudiants se retrouvaient chez nous sans avoir pensé un seul instant faire des études dentaires. Mais ils n'avaient pas le choix".

La réforme permettra aussi des possibilités de réorientation, ce que Bertrand Ludes, doyen de la Faculté de médecine, apprécie particulièrement. Il constate en effet "qu'une bonne part des étudiants qui s'inscrivent n'ont pas les capacités requises". Or, le système actuel ne permet pas de refuser leur inscription. Par conséquent, différentes passerelles de réorientation sont en cours d'élaboration pour être mises en place en 2012-2013.

La PAES se veut un socle commun aux professions de santé. Les étudiants suivront les mêmes cours au premier semestre - au second se rajouteront des spécificités à chaque métier. "Nous nous sommes efforcés de mutualiser certains enseignements pour ne pas trop surcharger l'étudiant désirant présenter plusieurs concours", explique Youssef Haikel. L'adaptation des programmes a permis, entre autres, de proposer pour la première fois de l'odontologie⁽¹⁾ dès la première année.

Afin d'aider au mieux à la préparation des questionnaires à choix multiples (QCM), les enregistrements des cours seront mis à disposition sur un serveur. Mais les trois doyens soulignent qu'il faut surtout s'accrocher et avoir une bonne méthode de travail pour parvenir à être reçu à l'issue de ces concours très sélectifs.

Le plus compliqué, c'est l'organisation. "Imaginez-vous, dit Bertrand Ludes, 2 400 étudiants qui suivent le même cours en même temps dans les trois facultés !" Pour cela il va falloir élargir d'ici septembre, pour près de 200 000 euros, le système de vidéotransmission déjà présent dans les facultés de médecine et de pharmacie. "Un réseau de fibres optiques ainsi que le réseau Internet relieront sur plusieurs kilomètres les dix amphithéâtres, dont deux se situent à Illkirch", explique Gilbert Vicente, responsable administratif de la Faculté de médecine.

Pour éviter toute perte de temps dans les déplacements, les enseignants tiendront les cours depuis leur faculté. "Cette proposition est unique en France, raconte Gilbert Vicente, mais nous force à switcher⁽²⁾ la captation des cours plusieurs fois dans la journée." Ce grand travail de synchronisation nécessite des installations de bonne qualité et du personnel compétent œuvrant depuis une salle de monitoring centrale. Avec les agents de surveillance, "treize personnes au minimum seront monopolisées tous les matins pour la PAES !"

Dernier casse-tête : l'emploi du temps. Il doit permettre à chaque étudiant de prendre part à tous les cours - sans savoir quelles filières seront choisies. Et il faut trouver des salles pour les 50 groupes de travaux dirigés : "On ne peut pas imposer aux étudiants le tram tout le temps. À moins de faire les cours dans le tram", plaisante Bertrand Ludes.

Malgré les défis organisationnels, Jean-Yves Pabst souligne que "ce n'est pas plus mal de s'obliger à réformer. Cela a le mérite de nous interroger, de nous sortir de nos habitudes. Il faut construire en avançant et que chacun tire le meilleur de la réforme".

(1) Étude des dents, de leur maladie et du traitement de celles-ci.

(2) Basculer d'un écran à un autre, d'un lieu d'enregistrement à un autre.



Très attendu par la communauté scientifique, un nouvel équipement d'imagerie par résonance magnétique de 3 teslas* vient d'intégrer la plate-forme d'imagerie *in vivo* du campus de médecine. Cette IRM, exclusivement dédiée à la recherche, apporte un élan dynamique aux investigations sur le fonctionnement du cerveau.

[Myriam Niss]

Davantage d'images pour mieux comprendre le cerveau

L'arrivée de cet outil est un élément-clé, par exemple, pour les trois projets de Lilianne Manning, professeure de psychologie, consacrés à l'oubli accéléré chez des personnes épileptiques, à la mémoire autobiographique de patients atteints de sclérose en plaque et à la diffusion de la maladie d'Alzheimer à un niveau précoce. "Cette IRM, les chercheurs vont se jeter dessus ! Depuis plus d'un an, en l'absence d'IRM de recherche, l'acquisition d'images était difficile, car les équipements cliniques similaires ne sont pas assez disponibles..." La plate-forme d'imagerie *in vivo*, qui gère également une IRM pour le petit animal, offre des services aux laboratoires en psychologie, en psychophysologie, en neurologie, en neurosciences... En tant que lieu de recherche, elle est autorisée à réaliser des images sur des sujets humains et constitue "un outil indispensa-

ble lorsque l'on se pose des questions sur le fonctionnement cérébral en matière de mécanismes d'intégration sensorielle, d'apprentissages verbaux, de neuropsychologie de la mémoire, de pathologies cérébrales, de neuropsychiatrie..." explique Jean-Paul Armspach, responsable d'une équipe du Laboratoire d'imagerie et de neurosciences cognitives (LINC) et de cette plate-forme qui fait partie de l'IFR des Neurosciences.

L'équipement permet de produire, avec une excellente résolution, des images anatomiques, mais aussi des images fonctionnelles, par la mesure de l'effet Bold (Blood-oxygen-level dependent - dépendant du niveau d'oxygène sanguin). On peut voir précisément comment les régions du cerveau sont activées en fonction des réponses aux tests cognitifs sur la mémoire, le langage... "On peut visualiser jusqu'aux faisceaux de fibres, qui font les liaisons

entre l'anatomie et la fonction, précise Jean-Paul Armspach. Grâce aux différentes séquences, on réalise des images de contrastes différents pour observer les lésions et les structures cérébrales. Une image en 3D prend entre trois (anatomique) et dix minutes (fonctionnelle) et on a besoin de cinq ou six images à chaque examen." Actuellement, un axe de recherche porté par Daniel Gounot, enseignant-chercheur, se focalise sur la compensation du mouvement, c'est-à-dire les possibilités d'acquérir des images même lorsque la tête bouge légèrement. Derrière la vitre de la cage de Faraday où se déroulent les expériences, Corinne Marrer, ingénieure d'études en acquisition d'images, réalise les différents examens. C'est elle aussi qui est responsable de la démarche qualité, qui impose un respect des protocoles selon les règles de l'art.

* Unité de mesure de la densité du flux magnétique



L'IRM 3 teslas corps entier (Siemens type Verio) a été acquise pour plus de deux millions d'euros, dans le cadre du projet de recherche IRMC soutenu par le Contrat de plan État-Région 2007-2013. Parmi les avantages de cette nouvelle IRM : l'intensité élevée du champ magnétique statique (3 teslas) dans lequel on introduit le corps humain ; son ouverture de 70 cm de diamètre, qui ne pose aucune limite de corpulence ni de claustrophobie.



Jack Foucher, neurologue et utilisateur de la plate-forme d'imagerie *in vivo*. "Toutes les analyses se déroulent en trois temps : la formulation d'une question scientifique à résoudre, l'acquisition des images et le traitement de ces images pour en tirer des outils d'analyse à l'échelle d'un groupe. Par exemple, dans le cadre d'un protocole concernant la maladie génétique rare de Bardet-Biedl, il s'agit de déterminer les structures de l'hippocampe et d'observer les anomalies de volume sur le bulbe olfactif. Cet équipement IRM dévolu à la recherche à 100 % permet d'avoir accès à des séquences innovantes et de disposer du temps nécessaire (environ une heure) pour réaliser toutes les séquences dont on a besoin..."



Plate-forme de chimie et de biologie intégrative de Strasbourg - PCBIS - UMS 3286

Jacques Haiech

Le Minozac est actuellement en phase II de test clinique pour le traitement de la maladie d'Alzheimer. La molécule à l'origine de ce traitement a été découverte à Strasbourg grâce à des infrastructures universitaires originales. L'amélioration de cette molécule jusqu'au développement du médicament testé aujourd'hui est le fruit de collaborations étroites entre biologistes, chimistes et industriels. Rencontre avec Jacques Haiech, un des initiateurs du projet.

[Élodie Legrand]

Minozac : un long chemin jusqu'au médicament

Tout commence en 1997. Deux professeurs de la Faculté de pharmacie de Strasbourg, Jacques Haiech et Marcel Hibert, parient sur un mariage réussi entre biologistes et chimistes et décident de "développer une chimiothèque afin de rassembler et répertorier l'ensemble des molécules disponibles dans (leurs) laboratoires". Contrairement aux chimiothèques industrielles, la collection ainsi constituée présente une grande diversité et rassemble rapidement plusieurs milliers de molécules. En parallèle, les deux hommes initient la mise en place d'une plateforme de criblage robotisé à haut débit afin de tester les molécules en un temps record. "Ces infrastructures, développées aux normes industrielles, ont fait l'objet d'une véritable démarche qualité", ne manque pas de souligner avec fierté Jacques Haiech.

Une collaboration avec le privé pour les études cliniques et précliniques

Passée cette phase de sélection moléculaire grâce aux infrastructures publiques strasbourgeoises, les molécules sont confiées à des sociétés privées pour les tests préliminaires à la mise sur le marché du médicament. Avec un coût moyen de 1,3 milliards d'euros de recherche et développement, cette collaboration avec le privé est inévitable.

Lorsqu'on lui demande si ces partenariats ne favorisent pas les maladies courantes et plus rentables, Jacques Haiech nous rappelle que la plupart d'entre elles ne sont probablement qu'une somme de maladies "orphelines". Selon lui, "Privé ou public, chacun est acteur de la recherche et a sa légitimité dans le projet".

Après des années de travail, le Minozac a le trac...

Les résultats actuels du Minozac sont le fruit d'une collaboration de 30 années entre les professeurs Jacques Haiech et D. Martin Watterson (Northwestern University, Chicago). Pour le développement d'un nouveau médicament, les scientifiques testent en général un grand nombre de molécules sur des cibles définies. Dans le cas du Minozac, ils ont sélectionné en 1999 un anti-inflammatoire du cerveau capable de contrer les effets liés aux dépôts amyloïdes* typiques de la maladie d'Alzheimer, la 3-aminopyridine, qui a ensuite été optimisée. Puis il a été testé sur des animaux modèles de la maladie en phase préclinique afin de réunir des preuves du concept thérapeutique. Les tests cliniques sur les êtres humains se déroulent alors en plusieurs étapes. Avant même de vérifier l'efficacité du traitement sur des individus malades, la toxicité des molécules est évaluée sur des volontaires sains.

Le Minozac, en phase I de tests cliniques depuis 2007, a ainsi dû être amélioré en raison d'une toxicité cardiaque non négligeable. Il est maintenant entré en phase II, une des étapes les plus difficiles dans le parcours de la molécule au médicament et qui consiste en une série de tests sur une centaine de malades. Dans un cas sur trois seulement, cette étape est validée et suivie d'essais à plus grande échelle (phase III). Si les résultats sont positifs, le médicament pourra être disponible sur le marché d'ici 5 ans.

* Structures complexes dans lesquelles des fibres amyloïdes sont entremêlées à diverses autres protéines toujours présentes dans les dépôts.



La chimiothèque de Strasbourg fait des émules

La collection de Strasbourg compte près de 6 000 molécules. Cette initiative pionnière a fait rapidement des émules. En 2003, Marcel Hibert a ainsi été à l'origine d'une Chimiothèque nationale réunissant plus de 20 laboratoires en France. Aujourd'hui, elle s'enrichit d'environ 1 000 molécules par an et compte déjà 43 000 molécules. Cette mutualisation s'étend même au niveau européen.



Tableau de Jean-Léon Gérôme, Phryné devant l'Aréopage, 1861, Hamburg Kunsthalle - Lire l'article de la page 12

Désir : une approche interdisciplinaire est-elle possible ?

Une approche interdisciplinaire du désir est-elle possible ? La question valait d'être posée et ce dossier y est, modestement, consacré. À y regarder de près, le thème du désir, et notamment le désir sexuel, est un sujet auquel de nombreuses disciplines présentes dans l'Université consacrent des recherches approfondies. Il n'est pas si facile de les faire communiquer entre elles sur ce thème. La raison principale n'est pas tant les habituelles frontières qui séparent les différentes cultures scientifiques mais plutôt le fait que le désir semble échapper à toute tentative de compréhension. Cette attirance merveilleuse entre les sexes, qui peut se transformer en tyrannie, voire en enfer, est aux limites de chaque science. Les sciences exactes comprennent mieux aujourd'hui la sexualité animale et humaine. Dans ce domaine, la pharmaco-chimie réalise des

exploits du point de vue de l'intervention sur les comportements. Mais le désir semble au-delà du sexuel, car il renvoie à un monde de fantasmes et à un imaginaire en partie inaccessible à la conscience. Si la psychologie et notamment la psychanalyse, y consacrent une partie de leurs travaux, c'est au prix de l'abandon volontaire de la méthode scientifique. Reste tous ceux qui, du journalisme à l'anthropologie, de l'histoire à la philosophie, donnent la parole aux "premières fois", aux désirs transgressifs, ou encore, phénomène pris dans la longue durée historique, aux apologues du non-désir. Il reste beaucoup à faire pour que ces savoirs communiquent entre eux, mais nul doute qu'ils contiennent chacun une parcelle de vérité sur cet insaisissable et obscur objet qu'est le désir.

[Philippe Breton]



Charlotte Herfray et Marcel Hibert

Freud et les hormones

Comment des domaines scientifiques, a priori fort éloignés, s'emparent-ils de la thématique du désir ? Rencontre insolite, regards croisés, avec Charlotte Herfray, psychanalyste et Marcel Hibert, pharmaco-chimiste.

[Propos recueillis par Myriam Niss]

> Charlotte Herfray

Cet exercice de confrontation me plaît bien... Les échanges ne sont pas toujours évidents entre des personnes qui se situent dans des épistémologies différentes car leurs discours construisent un autre Réel. Après ma thèse, j'ai enseigné la théorie de Freud à l'Université Louis Pasteur mais j'avais auparavant beaucoup travaillé sur le terrain. J'avais conduit des interventions de formation avec des cadres et des agents de maîtrise de l'industrie, des infirmiers, des responsables agricoles, etc. J'ai pu ainsi amasser des informations sur les réalités du monde du travail.

> Marcel Hibert

Mon métier, c'est de concevoir des molécules biologiquement actives pour tenter de comprendre le vivant et éventuellement contribuer à le soigner. J'ai commencé ma carrière dans un milieu industriel, où l'on se demande comment guérir les maladies, le cancer... En intégrant l'université, je me suis interrogé d'abord sur les questions essentielles, la vie, la mort et puis l'amour... j'ai vite buté sur les limites de mes connaissances. Pour définir l'amour, il fallait aller voir du côté des sociologues, des psychanalystes, des philosophes, des poètes avant d'aborder la question au niveau moléculaire. Ce qui ne retire rien à ce qu'est un être humain. L'idée était d'avancer à tout petits pas dans ce gouffre monstrueux qui va de l'événement moléculaire microscopique à l'individu dans sa globalité, afin de tisser des liens entre ces mondes.

Du manque...

> Ch.H. Revenons à la question épistémologique. Freud, le médecin, est devenu un faux-frère de la médecine. Dans la parole des

patients, il a repéré l'importance des souvenirs inconscients et bien des éléments qui ne se situent pas au niveau biologique, mettant en lumière ce *ramonage de cheminée* produit par la parole, selon l'expression de Bertha Pappenheim⁽¹⁾. Se réclamer de Freud⁽²⁾, c'est adhérer à l'idée que la psychanalyse n'est pas une psychologie, ni une science exacte mais une *heuristique* qui n'a pas terminé de découvrir des choses, ce qui lui donne un statut particulier car elle s'est construite autour d'une exigence éthique. En 1923, Freud s'avance à définir un sujet humain conflictuel, divisé contre lui-même et structuré autour des figures dont il fut entouré dans sa petite enfance. Le petit bébé est sensible aux affects et en appelle au premier "objet" auquel il est attaché. Si cet objet vient à manquer, le bébé entre dans une rage énorme. Cette haine archaïque produit de la dépression, dont l'humain ne peut émerger qu'à travers la possibilité d'une réparation. C'est autour de ce lien dialectique haine-amour que le sujet humain se structure. Freud le pensait, Lacan l'a dit explicitement et Mustapha Safouan⁽³⁾, qui a longtemps travaillé à Strasbourg, disait que ce passage dialectique qui marque notre avancée en humanité était nécessaire car ce qui est grave "c'est quand le manque manque". À travers de tels exemples puisés dans la clinique, nous pouvons mettre en lumière que le *besoin* (au niveau du corps et qui peut être satisfait) et la *demande* (qui ne peut être satisfaite, sinon l'objet disparaîtrait) inscrivent en nous une déchirure où le *désir* peut advenir.

> M.H. En ce qui concerne les relations mère-enfant et amour-haine, on est en train de confirmer des observations chez les humains. L'ocytocine, une hormone produite par la femme enceinte, déclenche l'accouche-

ment et stimule la production et l'éjection du lait. Cette hormone contribue également à l'attachement mère-enfant, en leur donnant une forme de plaisir, comme une drogue, jusqu'au sevrage qui provoque un manque, au sens physiologique du terme. L'enfant mémorise tous les *stimuli* de ces moments de plaisir : les odeurs, les sons, sont liés dans sa mémoire. De manière subconsciente, il est en recherche de ce plaisir toute sa vie. Quand il croise un être dont quelque chose lui rappelle sa mère, une petite cloche réveille en lui ce manque. On pense que ce souvenir de la mère participe aux phénomènes d'attirance. Chaque personne est évidemment aussi façonnée par sa vie, son histoire, son environnement. Le gouffre entre les mondes n'est peut-être pas si énorme, car les découvertes récentes suggèrent que des mécanismes biologiques pourraient lancer quelques passerelles et donner raison à Freud...

La part du symbolique

> Ch.H. Ce discours me fait penser aux travaux de Konrad Lorenz (biologiste et zoologiste) qui appelait cela *l'imprégnation*. En fait la "clinique de la parole" de Freud a permis de faire la différence entre l'animal programmé biologiquement et l'être humain qui a un double héritage, où se nouent le biologique et le symbolique. Ceci nous permet d'accéder à un questionnement personnel du genre : "Qui suis-je ? Qu'est-ce que la vie ? La mort ? Quelle est ma théorie de référence ? Et surtout : Qu'est-ce qu'un être humain ?" Les grands philosophes humanistes ont évoqué cela de tout temps. Que ce soit chez Erasme (*On ne naît pas humain, on le devient*) ou Goethe (*Deviens ce que tu es*), la langue allemande permettant de raisonner avec un "tiers inclus", ce tiers

étant le temps... Nous sommes ainsi des êtres en devenir.

> M.H. Il y a un degré de sophistication chez l'être humain qu'il est impossible d'oser espérer comprendre au niveau moléculaire. L'intégration de ces événements élémentaires en processus intégrés globaux reste un mystère et le restera longtemps, heureusement...

L'enfant reçoit de son entourage cette culture et ces symboles. Ses gènes lui donnent une certaine prédisposition, mais l'histoire et l'environnement de l'enfant vont faire de lui ce qu'il est.

> Ch.H. Chez l'enfant, il y a un héritage biologique mais aussi symbolique... Ses parents et son entourage vont l'instituer dans le symbolique selon la manière dont ils pourront être des "répondants". Sinon pourrait-il devenir un être humain à part entière, avec son rapport singulier à la vie, à la mort ? N'oublions pas que le vocable de "mort" est un signifiant vide de sens, un "trou" dans le symbolique. Ce "trou" vide, où chacun peut mettre ses croyances ou son absence de croyances, peut éveiller l'angoisse.

Pour en revenir au désir...

> Ch.H. Chez l'animal, il y a des saisons de rut, mais pas chez les êtres humains. Dans le désir sexuel, Freud disait qu'une petite différence était en jeu, cet *Einzigiger Zug* que Lacan a traduit pas *le trait unaire*. Il peut s'agir d'une façon de sourire, d'une odeur, d'une expression, du son de la voix... Et puis il y a des phénomènes transférentiels, dont sont prisonniers les humains, c'est-à-dire la réactualisation d'un lien qui fait que l'autre peut représenter un autre ! Le désir fait appel à des souvenirs inconscients. C'était culotté de la part de Freud de dire ça à son époque. Mais la clinique n'a pas démenti...

> M.H. Ce n'est finalement pas très éloigné de mon idée de l'enfant au sein de sa mère... Il y a au moins trois manières de se tourner vers quelqu'un : par pulsion sexuelle, pour se reproduire ou pour former un couple durable. Et ce ne sont pas les mêmes molécules qui interviennent. Des tests ont prouvé l'attirance des femmes pour la testostérone en période d'ovulation. Il est démontré que les couples qui se forment pour se reproduire ont des systèmes immunitaires aussi éloignés que possible, qu'ils reconnaissent par l'émission de ces pseudo-phéromones qui seraient représentatives de notre système immunitaire. En combinant les systèmes, notre descendance améliore ses défenses immunitaires ! L'ocytocine, elle, intervient plutôt dans l'attachement. Nous ne voulons pas réduire l'amour et le désir à une molécule, mais une molécule peut parfois moduler ces sentiments complexes. Entre l'approche psychanalytique et l'approche moléculaire, c'est un peu comme si l'on tentait de décrire Strasbourg dans sa globalité, vu du ciel, ou pierre par pierre, au ras du sol... La seconde permet parfois de repérer quelques clés-de-voûtes essentielles...

La question des garde-fous

> M.H. À ses débuts, la biologie était relativement mécanique, on mettait du sel sur un muscle pour voir sa contraction... Dans les années 1950, Henri Laborit a suscité l'inquiétude en sortant les premiers psychotropes. Cela a beaucoup choqué les gens qu'une molécule puisse modifier le psychisme et le comportement des gens. Aujourd'hui, par exemple, une molécule peut moduler un comportement schizophrène... Et l'amour, est-ce qu'on pourrait y toucher, le manipuler ?

> Ch.H. Il n'y a pas de raison de manipuler... Un sujet est ce qu'il est. Le travail d'analyste

est de lui permettre de vivre en payant le prix de son désir. L'analyse peut mettre en lumière ce qui est à l'origine de ses difficultés à vivre, mais personne n'a à intervenir dans ce que les gens doivent faire... Il importe que l'analysant soit habité du désir de savoir ce qui le handicape dans sa vie et de ne pas s'aveugler sur son destin qui repose sur un Réel auquel nul n'échappe.

> M.H. Notre projet de recherche vise à faire progresser le savoir. Ce qui pose des problèmes éthiques colossaux. Nous n'avons guère, depuis des années, dans la recherche d'un "mime", c'est-à-dire d'une molécule similaire à l'ocytocine que fabrique notre cerveau, comme si la nature l'avait exceptionnellement protégée parce qu'elle est impliquée dans des phénomènes vitaux pour l'espèce. Mais qu'en ferait-on ? Une molécule pour aider les autistes, oui, mais aussi le philtre d'amour de Tristan et Yseult ou bien l'hormone de la fidélité, que Benoît XVI prescrirait à tous les jeunes mariés ? Si cette hormone a réellement ces effets, ce que confirment les années qui passent, certains usages pourraient être dangereux, voire catastrophiques... C'est pourquoi nous sommes très demandeurs de garde-fous éthiques et de rencontres interdisciplinaires pour nous aider à fixer les frontières.

(1) Patient de physiologiste autrichien Joseph Breuer
(2) Fondateur de la psychanalyse
(3) Psychanalyste lacanien

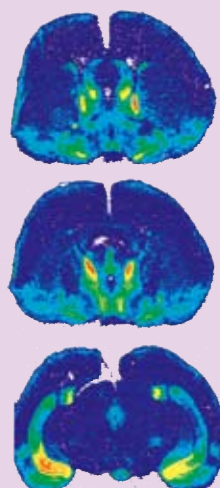
Charlotte Herfray est psychanalyste, docteure en psychologie et en sciences de l'éducation. Elle a été enseignante-chercheuse à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg.

Marcel Hibert est professeur, directeur du Laboratoire d'innovation thérapeutique (LIT) - UMR 7200 Université de Strasbourg-CNRS.

L'ocytocine, prometteuse et insaisissable...

Les médias l'appellent l'hormone de l'amour. On lui prête des effets anti-douleur, des actions anti-stress, elle diminuerait la méfiance et pourrait contribuer à traiter l'autisme...

[Myriam Niss]



En 1906, le chercheur anglais Sir Henry Dale découvre que des extraits hypophysaires peuvent induire des contractions de l'utérus. Il donne à la substance active, également indispensable à l'éjection de lait pendant l'allaitement, le nom d'ocytocine, du grec "accouchement rapide". Les avancées scientifiques des années 1970 ont permis d'enregistrer l'activité électrique des neurones qui libèrent l'ocytocine dans la circulation sanguine. Elles ont montré que ces neurones libèrent également l'ocytocine dans le cerveau pour s'autocontrôler positivement au cours du réflexe d'éjection de lait. L'idée que l'ocytocine peut être à la fois une hormone et un neuromodulateur, est alors clairement apparue. Dans les années 1990, les travaux du chercheur américain Thomas Insel ont un impact retentissant dans les médias. Ils mettent en évidence le rôle de l'ocytocine et de ses récepteurs sur le

comportement sexuel, monogame ou polygame, de deux souches de campagnols. La molécule de la fidélité serait donc née ? "On met l'ocytocine partout", s'amuse Marie-José Freund-Mercier. Professeure de physiologie et de neurosciences à l'Université de Strasbourg, elle a consacré plus de 30 ans à cette hormone. Son équipe (UPR 3212 CNRS) s'intéresse à ses propriétés anti-douleur. Car "l'ocytocine est également libérée dans la moelle épinière, où elle modulerait le message nociceptif, entraînant une diminution de la perception douloureuse." Les actions cérébrales de l'ocytocine seraient nombreuses : libérée au moment de l'orgasme, elle induirait la fidélité, mais aussi la confiance, le lien mère-enfant, réduirait le stress, la dépendance... Des tests effectués chez l'homme par spray nasal montrent qu'elle stimule la prise de décision. On a vu des enfants autistes s'ouvrir davantage aux autres, suite à l'administration de ces mêmes effluves... "Mais attention ! Si l'ocytocine est utilisée pour favoriser l'accouchement, c'est parce que son action est périphérique. Mais ce neuropeptide parvient très difficilement au cerveau ou à la moelle épinière". Des chercheurs, dont à Strasbourg l'équipe de Marcel Hibert (voir entretien p. 8 et 9) s'appuient sur les modèles moléculaires des récepteurs de l'ocytocine pour tenter de concevoir des "mimes" c'est-à-dire des molécules similaires actives par voie orale au niveau cérébral.



Le désir attrapé par la queue



C'est le titre que Pablo Picasso a donné à une pièce de théâtre surréaliste qu'il a écrite pendant la guerre. C'est aussi l'intitulé d'un cours de philosophie inscrit au programme de l'Université populaire européenne, qui se développe sur plusieurs années. Le thème a été choisi par Grégoire Florence, qui enseigne également la philo au lycée. Il est parti du constat que le désir, bien qu'omniprésent au quotidien sur nos écrans, dans la publicité, dans les produits, n'était pas interrogé ni même pensé. Or, à quoi sert la philo ? "À apprendre à vivre, à entretenir un rapport réfléchi à sa vie, à examiner ce qui lui donne du sens". Il s'agit donc de donner des outils aux gens pour progresser, avoir cette disposition d'esprit et "garder l'étincelle qui fait que le feu va pouvoir être entretenu".

Grégoire Florence n'adhère pas aux thèses psychanalytiques. "On ne peut pas résumer le désir au plaisir et pas au manque non plus. La puissance du désir, c'est lorsqu'on le construit, que l'on en a une conscience aigüe. Le désir est la capacité à ce mouvement qui rattache à quelque chose de plus fort : l'art de composer avec soi-même." Cette puissance du désir, qui est l'angle de point de vue de cette année, est explorée essentiellement dans les textes de Spinoza. L'an prochain, on passera à la production du désir, textes de Deleuze et Guattari à l'appui.

Myriam Niss

<http://ledesirattrapeparlaqueue.blogspot.com/>



La première fois

À la une des magazines pour jeunes filles, c'est un sujet qui accroche les regards. Mais comment les gens acceptent-ils de parler de leur sexualité ? Diane Ferchit, étudiante du Centre universitaire d'enseignement du journalisme, spécialisation radio, est allée chercher elle-même les réponses pour en monter un documentaire radio de 20 minutes.

[Myriam Niss]

Dans la presse féminine, on en parle de façon totalement décomplexée, on dit les choses carrément", remarque Diane. Après avoir lu "Les sexualités initiatiques" et exploré moult blogs et forums d'adolescents, elle a fait le même constat : les premières relations sexuelles ne constituent plus un sujet tabou. L'étape suivante a consisté à trouver des "victimes consentantes" pour les soumettre (individuellement) à la question. "Je ne voulais pas que ces personnes ressentent une intrusion, j'ai choisi le mode de la confiance, la discussion entre amis". De fait, les quatre personnes interviewées, deux hommes et deux femmes, entre 21 et 30 ans, se sont ouverts très vite aux souvenirs plus ou moins lointains et plus ou moins vivaces de leur première relation sexuelle. "J'avais préparé une batterie de questions sur leurs attentes, leurs fantasmes, mais il a suffi de lancer la conversation, c'est parti tout seul". Pour créer une ambiance et "naturaliser" la bande-son, les entretiens ont eu lieu en voiture, dans le métro, dans les cafés... Sur fond sonore de circulation et de portes qui grincent, est-on plus enclin aux révélations intimes ? "L'enjeu, c'était de trouver la bonne distance et de parler vrai sans tomber dans le graveleux...". Diane a eu beaucoup de plaisir à traiter le sujet. Et s'amuse à constater qu'invariablement, à chaque fois qu'elle parle de ce documentaire, la personne en face d'elle se met à lui raconter sa première fois...

*Thierry Goguel d'Allondans, *Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu*, Paris, Belin "Nouveaux Mondes", 2005.

Les adolescents, un désir plus ludique ?



Les anthropologues portent une attention particulière aux rites de passage. L'entrée en sexualité en fait partie, vécue différemment selon la société à laquelle on appartient. Thierry Goguel d'Allondans, chercheur associé du Laboratoire cultures et sociétés en Europe (Université de Strasbourg/CNRS - FRE 3229), s'est intéressé en 2005, en France, à la première expérience sexuelle de personnes d'âges divers, de 12 à 87 ans. Dans l'ouvrage qui en est issu, il fait apparaître un changement très net à la fin des années 80, quand la norme familiale perd de son importance et que l'on se réfère moins à papa et maman pour se lancer dans la sexualité... Les enquêtes menées auprès des adolescents montrent qu'ils ont un rapport plus ludique à la sexualité que les anciens, plus "expérientiel" aussi, avec des pratiques plus diversifiées. Ce qui ne signifie pas du tout le déclin des valeurs traditionnelles : 88 % des jeunes tiendraient encore à la fidélité ! Les représentations associées à la première fois sont certainement différentes aujourd'hui de celles qui y étaient associées il y a 50 ans. "Il a été assez éprouvant d'en parler avec les garçons et encore plus avec les filles. Tant il est encore vrai, en France, qu'il y a un rapport à la sexualité très lourd. Mais tout le monde a vécu comme un soulagement d'avoir pu déposer ce poids". D'ailleurs, la "vraie" première fois, c'est celle que le sujet investit vraiment, celle qui s'identifie à la rencontre amoureuse. Et ce n'est pas nécessairement la première fois.

Myriam Niss

Le SUMPS à l'écoute des étudiants

Le Service universitaire de médecine préventive (SUMPS) propose aux étudiants, gratuitement, des permanences médicales et gynécologiques, d'aide au sevrage tabagique, de dépistage HIV... Toutes ces consultations peuvent être aussi des lieux de parole, des moments pris entre deux cours pour faire le point sur des difficultés ou des questionnements. Les étudiants y exposent-ils leurs désirs ? "Rarement de façon directe", note une

conseillère. Plutôt par le biais d'une demande de contraception, par exemple, ou lors de tests de grossesse. "L'idée d'en parler déclenche souvent la pudeur, bien plus que la nudité", souligne une gynécologue. Elle remarque aussi que, surtout chez les plus jeunes, la question passe au second plan face au fait de se retrouver loin de sa famille, à devoir gérer tout-e seul-e sa vie quotidienne. "On sent encore dans les discours le poids des parents, qui restent la première référence".

À la consultation de dépistage HIV (le SUMPS pratique 800 à 900 dépistages par an), c'est surtout "l'urgence d'un soir" qui est évoquée, une fête où l'on s'est laissé aller à la prise de risque, sans préservatif et souvent sans désir. "L'alcool, souvent présent lors des fêtes étudiantes, favorise le passage à l'acte...", constate un médecin.

SUMPS - 6 rue de Palerme - 03 68 85 50 24



L'instrumentalisation du désir

L'instrumentalisation du désir à des fins politiques - et, plus tard, commerciales - est une vieille affaire. Dès les débuts de la démocratie, à Athènes, Aristote fustige ceux qui veulent séduire les juges, c'est-à-dire les citoyens, au lieu de les convaincre rationnellement. Le grand philosophe, père de la rhétorique moderne, nous apprend même que de nombreuses cités grecques ont édicté des lois dans ce sens. Elles visent à interdire l'usage du désir et de la séduction dans les prises de parole publiques. Telle est le sens de l'allégorie de Phryné, femme cupide et meurtrière, mais acquittée par les juges de l'Aéropage, devant lesquels elle se présente dénudée, belle et désirable (voir tableau de Jean-Léon Gérôme, page 7). Détourner le désir de ses objets naturels. Rendre désirable une cause à défendre pour éviter son examen rationnel. Proposer le raccourci du plaisir pour contourner le plus long chemin de l'analyse. Associer le choix à une jouissance immédiate pour empêcher l'anticipation de ses conséquences réelles. Voilà l'essence de ce procédé, très tôt utilisé par les démagogues et ceux qui rêvent de convaincre les foules de les faire tyrans. Le XX^e siècle va redécouvrir, pour son plus grand malheur, ces procédés d'érotisation de l'homme politique grâce aux ressources de la propagande et de l'esthétisation du message. Aujourd'hui, même les démocraties ne peuvent plus élire d'autres dirigeants que des hommes politiques séducteurs et désirables. Par un curieux transfert de compétence, la publicité moderne va utiliser à son tour ces procédés qui visent à rendre désirable un produit de consommation, au lieu de le rattacher à un besoin concret ou de l'attacher à une véritable signification sociale. La redécouverte, dans les années cinquante, des travaux de Pavlov sur le rôle des stimuli fournira à la fois l'alibi et les ressources techniques pour concevoir de nouvelles générations de messages qui érotisent le produit pour le rendre désirable et déclencher ainsi une pulsion d'acquisition. Jouant sur la libéralisation des mœurs, la publicité va explicitement érotiser les images pour provoquer des gestes d'achat. La véritable paralysie du jugement qui s'ensuit, en politique comme dans la vie de tous les jours, pose un problème pour l'avenir de nos sociétés, désormais trop habituées à l'illusion de la jouissance qu'implique l'instrumentalisation du désir, pour évaluer lucidement les conséquences de leurs choix.

Philippe Breton

Les apologues du non-désir

En juin 2002, un jeune américain de 22 ans, David Jay, crée un mouvement appelé depuis à un certain succès mondial, la communauté A, pour Aven (*Asexual visibility and education network* - Réseau d'entraide des asexuels et information sur l'asexualité)*. Elle regroupe, dans le monde entier, ceux qui revendiquent fièrement le droit de vivre dans une absence totale de désir sexuel. Ils se présentent même comme une minorité victime d'une certaine discrimination, dans une société où règne, selon eux, la tyrannie du sexe. Il est difficile, à ce stade, de faire la part entre ceux qui n'éprouvent - ou croient qu'ils n'éprouvent - aucun désir sexuel, et ceux qui pratiquent, volontairement, l'abstinence, pour différentes raisons, personnelles, philosophiques ou religieuses. L'apologie du non-désir s'inscrit en tout cas dans une tradition très ancienne. Pierre de Ronsard (1524-1585), dans un poème intitulé "Celui qui est mort aujourd'hui" s'en faisait déjà l'écho : "Mais, de quoi sert le désirer/Sinon pour l'homme martyriser?/Le désir n'est rien que martyre!.../Heureux qui plus rien ne désire!" On pense souvent, à tort, que les premiers chrétiens inventèrent cette forme de vertu particulière, dont témoignent encore le célibat des prêtres et les consignes d'abstinence hors procréation pour les couples. Pourtant, comme le montre bien Bruno Dumézil, par exemple dans son ouvrage "Les racines chrétiennes de l'Europe" (Fayard, 2005), différents courants de la Rome Antique, issus notamment du mouvement gnostique, prônaient l'abstinence et même, pour l'Encratisme, qui en était une hérésie orientale, la castration. Une grande partie de la philosophie grecque, notamment le stoïcisme, faisait déjà l'apologie du contrôle du désir. La croyance dans la survenue de l'Apocalypse, qui rend inutile la reproduction, a évidemment renforcé le phénomène. L'apologie du non-désir, longtemps considéré comme une vertu, passe aujourd'hui plus difficilement, il est vrai, dans une société où le désir est fortement valorisé, sinon instrumentalisé.

Elle n'en reste pas moins, sous une forme laïcisée, une tradition probablement vivace.

Philippe Breton

* www.asexuality.org/fr et www.asexuality.org/home/

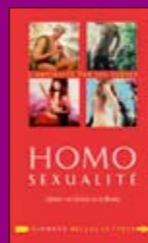
Amours antiques

Sappho, Juvénal, Aristote, Ovide et beaucoup d'autres auteurs de l'Antiquité déclinent l'amour et l'érotisme dans un recueil de textes choisis et rassemblés par Sandra Boehringer, maîtresse de conférences en histoire à l'Université de Strasbourg. On y découvre que le désir transforme l'amant en sophiste (Daphnis et Chloé, roman pastoral), qu'en matière d'attirance les goûts et les couleurs ne se discutent pas (Straton de Sardes) ou encore que c'est l'amour qui fait le bon guerrier (Plutarque) ! Le recueil fait apparaître que les Anciens ne définissaient pas le désir en fonction du sexe de la personne aimée, ce qui amène le lecteur à porter un regard nouveau sur l'organisation des rapports sociaux en Grèce et à Rome et, par contraste, sur nos sociétés actuelles.



★ Sandra Boehringer, avec la collaboration de Louis-Georges Tin, *Homosexualité, Aimer en Grèce et à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

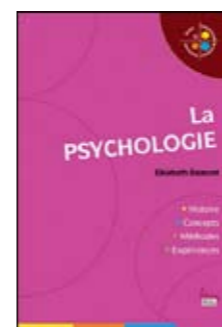
Myriam Niss



Savoir raconter la psychologie

Dans un petit livre rose, Élisabeth Demont, professeure en psychologie du développement, veut intéresser un large public à l'étude scientifique des processus cognitifs. Un exercice de style séduisant, mais complexe.

[Myriam Niss]



Couleur fuchsia, d'un format de poche et d'une épaisseur raisonnable, l'ouvrage est joli et ne ressemble pas a priori à un manuel de cours. Son auteure éprouve d'ailleurs des difficultés à le définir :

"Il s'agit d'un livre expliquant au grand public ce qu'est la psychologie, mais qui s'adresse aussi à des étudiants de psychologie en premier cycle, voire à des élèves d'écoles d'éducateurs ou d'IUFM". Un public cultivé, mais pas spécialiste : c'est la cible qu'avait définie l'éditeur, en commandant à Élisabeth Demont, pour inaugurer une nouvelle collection, "quelque chose d'original, qui se distingue des fiches pratiques et qui ne ressemblerait pas non plus à La psychologie pour les nuls..."

La proposition n'a pas fait tilt tout de suite, surtout par crainte de manquer de temps pour mener à bien cette mission délicate. Mais l'attirance pour l'expérience a pris le dessus. Premier casse-tête : comment définir ce mythique "grand public" ? Où placer le curseur ? Contrairement à la situation d'une conférence, où l'on a la possibilité de tester in vivo les personnes à qui l'on s'adresse, le lectorat présumé d'un ouvrage constitue

une sorte de nébuleuse difficile à cerner. Au fur et à mesure de l'avancée de la rédaction, Élisabeth Demont s'est livrée à quelques tests sur son entourage, pour expliquer-t-elle, "sortir de ma bulle et essayer de mieux appréhender comment les gens allaient me lire".

Donner le goût d'en savoir plus

Face à cet ample sujet, il faut se méfier du piège de la course à l'exhaustivité et "accepter de ne pas parler de tout, en ne gardant que l'essentiel de certaines notions. Mais en employant des mots précis, sans chercher à paraphraser le vocabulaire spécifique." Quitte à faire figurer, en fin de livre, un glossaire de mots-clés. Autre impératif : prendre le temps d'accompagner d'exemples, pour imaginer les propos et retourner ainsi toujours au concret. De nombreux encadrés ponctuent les chapitres, résumant la manière dont un étudiant peut améliorer sa mémoire, à quel âge il faut apprendre une deuxième langue, ce qu'est le test de Rorschach ou la maladie d'Alzheimer, ou encore si l'intelligence est innée ou acquise...

La psychologie englobe de nombreuses sous-disciplines différentes. Élisabeth Demont s'est spécialisée dans les processus cognitifs, le développement de l'enfant et plus particulièrement l'apprentissage de la lecture et

l'un de ses problèmes majeurs, la dyslexie. C'est sa formation qui a orienté les choix de rédaction de cet ouvrage, où l'on retrouve des chapitres concernant les activités mentales du langage, de la lecture, de la mémoire, de l'intelligence..., alors que les affects et leur impact sur les comportements y sont assez peu présents. Il importe à la scientifique, avant tout, d'amorcer l'intérêt, de donner envie d'approfondir les notions, d'amener les lecteurs à progresser, à intégrer de nouvelles connaissances et un vocabulaire plus précis. Il a fallu trois bons mois de travail pour rédiger, peaufiner, corriger l'ensemble. Une expérience enrichissante et sans regrets, même si l'ouvrage lui apparaît, au final, comme "un peu trop pédagogique". Elle n'est pas sûre cependant de pouvoir réitérer l'expérience si on lui proposait un autre ouvrage de vulgarisation. "Actuellement, l'évaluation des chercheurs prend essentiellement en considération la publication de leurs résultats scientifiques dans des journaux à comité de lecture. Tout ce qui contribue à la vulgarisation et à la diffusion de la culture scientifique est encore trop peu pris en compte par les instances qui nous évaluent..."

★ *La psychologie. Histoire, concepts, méthodes, expériences*, par Élisabeth Demont, Petite Bibliothèque de Sciences Humaines, septembre 2009.

Élisabeth Demont



La valorisation des sciences humaines, sociales et juridiques

Début 2009, Jean-Marc Jeltsch, vice-président Partenariats avec les entreprises a clairement défini les priorités de son mandat : "Le principal enjeu des partenariats avec les entreprises dans le cadre de l'Université de Strasbourg, est de développer la place faite aux sciences humaines, sociales et juridiques". Comment les chercheurs de ces disciplines perçoivent-ils les enjeux de la valorisation ?

[Anne-Isabelle Bischoff]

Philippe Hamman



Enseignant-chercheur dans le domaine de la sociologie urbaine, de l'environnement, du développement durable et des politiques territoriales au CRESS⁽¹⁾.

En SHS, l'enjeu de financement de la recherche est prégnant. Avoir des contrats de recherche est l'occasion pour le laboratoire de valoriser son travail et de renforcer les modes de financement d'étudiants avancés, de doctorants ou de post-docs. C'est également un levier pour mettre en avant des démarches collectives et tirer des passerelles entre différentes thématiques. Cependant, il est nécessaire que le chercheur et le laboratoire s'y retrouvent. Les partenariats doivent aussi participer à la visibilité institutionnelle scientifique. Nous avons l'habitude de faire de la veille et de répondre à des appels d'offres. Aujourd'hui, le Service de valorisation nous offre un accompagnement dans le montage de dossier et gère pour nous de nombreux aspects administratifs, juridiques, etc. Il nous apporte également un complément en termes de veille et d'opportunités de partenariats avec des entreprises, dans des secteurs et selon des typologies que nous ne connaissions pas. Nous sommes tout à fait ouverts à ces nouvelles potentialités, même si nous n'avons aucune idée du résultat. Si l'on ne fait pas le premier pas, comment savoir ce que cela peut donner ?

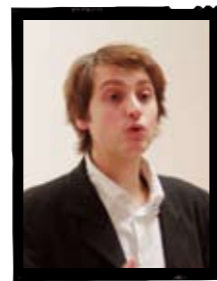
Joël Petey



Enseignant-chercheur dans le domaine de la gestion des risques bancaires, et des faillites d'entreprises au LARGE⁽²⁾.

Au LARGE, nous avons une expérience de valorisation par le biais de contrats de recherche, à savoir des études commanditées par des tiers privés ou publics correspondant à un travail de recherche, et pouvant également donner lieu à des publications académiques. Dans cette optique, le Service de valorisation nous apporte désormais un véritable support dans le montage de nos dossiers. Ce qui est nouveau pour nous, c'est la logique de prestation de services. Certaines demandes d'entreprises sont en effet tout à fait réalisables par des cabinets de consultants. Je m'interroge sur l'intérêt pour un laboratoire à réaliser ce type de prestations. Quelles seront les retombées réelles pour le chercheur et le laboratoire ? Quel intérêt de dégager une faible marge bénéficiaire si la prestation à réaliser ne nous laisse pas le temps de faire notre recherche ? Il y a également le problème de la confidentialité qui n'est pas toujours en phase avec la nécessaire visibilité de la recherche, notamment en termes de publication, et nos objectifs individuels de carrière. Je ne suis pas opposé à travailler pour des tiers, mais pas au détriment de ma recherche.

Adrien Bouvel



Enseignant-chercheur dans le domaine du droit de la propriété intellectuelle au Laboratoire de recherche du CEIPI⁽³⁾.

Dans le domaine du droit, les travaux de recherche réalisés par les enseignants-chercheurs sont, dans leur grande majorité, destinés à être publiés par des éditeurs privés moyennant une rémunération souvent dérisoire. Ces travaux n'étant, par ailleurs, pas mis en lumière par l'Université, l'universitaire qui publie a parfois l'impression que son travail n'est pas assez valorisé, tant sur le plan intellectuel que sur le plan pécuniaire. On comprend dès lors aisément que certains enseignants soient démotivés et s'orientent vers des activités privées plus attractives. Un des objectifs de valorisation de l'Université pourrait être, dans un premier temps, de créer une vitrine mettant en lumière l'ensemble des productions des chercheurs en droit, et également leurs compétences. Cela augmenterait leur visibilité et permettrait certainement de développer de nouveaux modes de partenariats avec des tiers, plus rémunérateurs pour les chercheurs et l'Université.

- (1) Centre de recherches et d'études en sciences sociales, EA 1334
 (2) Laboratoire de recherche en gestion et économie, EA 2364
 (3) Laboratoire de recherche du CEIPI (Centre d'études internationales de la propriété intellectuelle), EA 4375



L'Institut de science et d'ingénierie supramoléculaires - ISIS

Une nouvelle "biotech" américaine au cœur du campus strasbourgeois

En janvier 2010, NexGenix Pharmaceuticals, société américaine spécialisée dans le développement de nouveaux médicaments contre le cancer et les maladies neuro-dégénératives, a choisi Strasbourg pour implanter sa filiale européenne. Cette dernière a pour objectif le développement d'un candidat-médicament contre le neuroglioblastome⁽¹⁾, initialement découvert par l'équipe du professeur Nicolas Winssinger⁽²⁾.

[Anne-Isabelle Bischoff]

Un des axes de recherche du laboratoire dirigé par Nicolas Winssinger porte sur la synthèse de familles de composés dérivés de substances naturelles ayant des activités biologiques attrayantes. "L'intérêt d'effectuer ces synthèses est d'accéder à des analogues que la nature n'a pas su faire, afin d'affiner leurs activités biologiques et propriétés pharmacologiques," explique Nicolas Winssinger. Le laboratoire s'est notamment penché sur la synthèse d'analogues du radicicol, un puissant inhibiteur naturel de l'Hsp90⁽³⁾. Cette protéine est un chaperon moléculaire et assure le repliement stable et la fonction correcte de nombreuses autres protéines cellulaires. En particulier, elle est nécessaire à la maturation de nombreux oncogènes. En l'absence d'Hsp90, les protéines mutées ne sont plus correctement repliées et sont détruites par voie du protéasome⁽⁴⁾. L'inhibition de l'Hsp90 représente donc une piste prometteuse en chimiothérapie. Le radicicol bien qu'actif et inhibiteur de l'Hsp90, comprend plusieurs défaillances pharmacologiques ne permettant pas son développement en tant que médicament. Grâce aux voies de synthèse flexibles développées au laboratoire, une famille d'analogues ayant une activité supérieure tout en ayant un bon profil pharmacologique a pu être synthétisée. "La société NexGenix est entrée en contact avec



Nicolas Winssinger



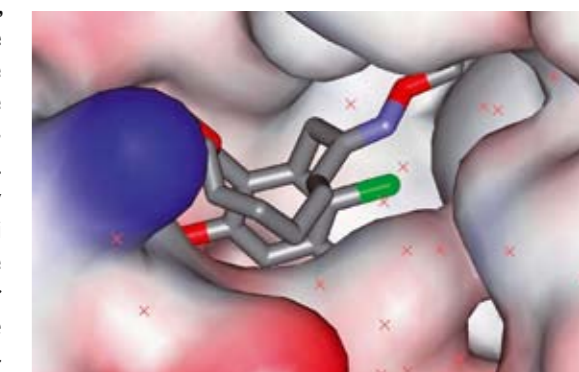
Ashley Nagle

nous pour tester l'effet de nos molécules sur leurs modèles animaux au moment même où nous faisons appel au fonds de maturation Conectus Alsace[®] pour financer des tests in vivo et ainsi établir la preuve de concept," se rappelle Nicolas Winssinger. Les résultats probants obtenus après 18 mois de maturation, ont abouti à la signature d'une licence entre l'Université, le CNRS et NexGenix en 2007, pour le développement et l'exploitation commerciale de cette nouvelle famille de molécules pour tout usage thérapeutique. "Dans un secteur aussi compétitif que les inhibiteurs de Hsp90, il était crucial pour NexGenix d'obtenir une licence

exclusive et mondiale", souligne Ashley Nagle, responsable de la filiale européenne. Cette licence s'est accompagnée d'un contrat de collaboration de recherche de 5 ans avec le laboratoire de Nicolas Winssinger pour affiner les données sur les molécules obtenues. Avec le support du pôle Alsace Biovalley et de ses partenaires, la société a franchi un pas supplémentaire dans sa stratégie de développement et a choisi de s'implanter à Strasbourg. "Nous sommes convaincus que nous pourrions ainsi bénéficier au mieux de l'expertise de Nicolas Winssinger dans l'avancée du programme Hsp90. Nous espérons également

développer de nouveaux projets de recherche avec l'Université", explique Ashley Nagle. Durant les deux années écoulées, plusieurs molécules ont été testées en parallèle dans différents modèles de cancers, afin de cerner les meilleurs candidats et de cibler les indications thérapeutiques dans lesquelles leur efficacité a été constatée. "À l'heure actuelle, nous nous concentrons par exemple sur la piste d'un nouveau traitement contre les neuroglioblastomes. Notre objectif est d'amener notre candidat médicament aussi loin que possible dans son développement clinique. Nous espérons initier les essais cliniques d'ici mi-2011", conclut Ashley Nagle.

- (1) Forme de cancer du cerveau
 (2) Laboratoire de chimie organique et bioorganique à l'Institut de science et d'ingénierie supramoléculaires - UMR 7006
 (3) Heat shock protein : protéine de choc thermique, une classe de protéines chaperonnes
 (4) Complexe de protéines enzymatiques dont le rôle est de dégrader de manière ciblée les protéines mal repliées, dénaturées ou obsolètes



Interaction Hsp90 - inhibiteur d'hsp90 (image extraite de structure rayon-x)



No(s) filtres (Servez-vous à volonté) de Ipek Aysun - Atelier "Sculpture installée"



Paraboles de Jules Gyomory - Atelier "Bric-à-brac"



Souris, t'es pas un monstre ! Stéphanie Meyer - Atelier "Images immédiates"



Des équilibres / Dès et qui libre ? de Delahaye Mélanie - Atelier "Sculpture installée"



Ateliers "Jeux scéniques"

Quatrième édition des "concentrés" d'ateliers culturels

Dorénavant installés dans le paysage culturel de l'Université, les ateliers culturels ont une nouvelle fois fait preuve d'originalité et de surprise.

[Frédéric Zinck]

Samedi midi, un moment assez singulier pour se rendre sur le campus de l'Esplanade, plus précisément au restaurant universitaire de l'Esplanade. Pour y déjeuner ? Non, le brunch, c'est dimanche.

Pour y rencontrer des étudiants ? C'est un lieu adéquat. Mais s'y rendre pour y voir des productions artistiques et des performances, on pourrait croire que le lieu est mal choisi mais bien au contraire... Arrivé au deuxième étage de ce bâtiment, une fois les tables et les chaises déplacées, la salle est immense, pas de bruits de couverts aujourd'hui. Elle offre un espace d'exposition tout dévoué à l'ensemble des créations des étudiants de ces ateliers. Venus d'horizons pluridisciplinaires, ils

ont travaillé pendant toute l'année universitaire avec des doctorants et des étudiants de master 2 pour s'initier aux arts et à leurs pratiques. "C'est chaque année, une nouvelle expérience, confie Kevin Jost, doctorant en musicologie et intervenant pour l'atelier de lutherie sauvage. Si les étudiants de L2 et L3 sont là pour apprendre, la réflexion menée sur l'objet même de la création et sur la mise en place des expositions et des performances est commune aux intervenants et aux étudiants. Leurs questions peuvent paraître très naïves mais elles m'interpellent en tant que spécialiste et me place comme eux

dans une situation d'apprentissage. J'ai travaillé cette année avec des étudiants de sociologie, d'arts et de mathématique. L'enrichissement qui ressort à croiser des pratiques disciplinaires associées à des approches différentes autour d'un même objet est énorme."



"Est ce que vous avez déjà démonté un stylo pour voir ce qu'il y avait dedans ?"

Et c'est bien ce qui se dégage des créations exposées. Leur forme – danse, sculpture, création musicale, poésie – reflète déjà une pluralité qui est certainement encore accentuée par

la diversité des origines disciplinaires. Reconnaître l'œuvre du mathématicien ou du plasticien est ici futile. C'est aussi la pluralité des étudiants qui s'exprime dans des formes parfois très simples. L'atelier Bric-à-brac animé par Florent Schmitt, doctorant en arts plastiques propose ainsi une réflexion sur les rebuts du quotidien. "Est-ce que vous avez déjà démonté un stylo pour voir ce qu'il y avait dedans ?" pose-t-il d'entrée à ses étudiants. Prendre des objets du quotidien, les assembler, redéfinir leur volume pour aboutir à de nouveaux rapports de formes et de couleurs et peut-être poser un nouveau regard sur le quotidien ? Un nouveau regard sur

la création artistique peut-être aussi ? "Le fait qu'on nous demande : "c'est quoi, comment avez-vous fait" ? procure un réel plaisir," ajoute Élise Gessier étudiante en arts plastiques. Un plaisir d'autant plus partagé par le public que les auteurs restent accessibles. Il s'agit bien d'un apprentissage à une culture et à une pratique artistique certainement dégagées de leur discours très spécialisé. Et quand on pose la question aux étudiants de l'intérêt qu'ils ont à suivre un tel cours, ils sont assez unanimes sur le fait que c'est avant tout pour se rendre compte de ce qu'est une démarche artistique. Avec le plaisir partagé par tous d'aboutir à une exposition en public. "Dans ma formation en histoire de l'art, c'est avant tout de théorie dont il est question. J'avais envie de voir ce qu'était le processus de création", explique Mélanie, étudiante en histoire de l'art.

"On a la possibilité de suivre un cours de création artistique à l'Université, même si on fait de la biochimie ?"

Chacun à sa manière s'est approprié ce projet qui prend une véritable forme de laboratoire. "C'est une réelle expérimentation entre des pratiques, des disciplines, dans les échanges avec le public et au travers d'un lieu insolite d'exposition. L'une des difficultés a d'ailleurs été de s'approprier l'espace que représente le restaurant universitaire de l'Esplanade. Mais là aussi, l'investissement des étudiants a joué. Au fur et à mesure du week-end, de nouvelles expériences ont pris forme et des lieux nouveaux ont été investis comme sur le parvis à l'extérieur du bâtiment", commente Catherine Martinis, responsable administrative du projet. Le public du restaurant universitaire s'est retrouvé bousculé dans le bon sens du terme. "On a la possibilité de suivre un cours de création artistique à l'université, même si on fait de la biochimie ?"

s'étonne un groupe venu pour le brunch du dimanche. Si ces ateliers ont trouvé leur vitesse de croisière dans le champ des arts, l'ouverture à des disciplines plus éloignées des arts est encore minime. Pourtant, jouer un air de musique sur la base d'une cartographie génétique lue comme une partition aurait certainement aussi sa place. Faire le lien entre le processus de création artistique et celui de la création scientifique demande encore à être développé. "Nous sommes bien sûr ouverts à toutes propositions nouvelles et innovantes qui trouveront leur place dans la diffusion de la culture scientifique, technique ou artistique au sein de l'Université, ajoute Catherine Martinis. Si nous sommes bien dans un espace de formation qui fait partie intégrante d'une des missions du Service universitaire de l'action culturelle, c'est aussi un espace de liberté où toutes formes d'expressions peuvent être envisagées." Même certaines très insolites comme cette nature "vivante" de différents mets exposés sur un plateau et accompagné d'un fond sonore : "L'art contemporain, c'est de l'art content, pour rien."



Nature vivante – Atelier "Sculpture installée"



Participez, vous êtes exposés !

Pour la prochaine rentrée (2010/2011), les Ateliers culturels de l'Université de Strasbourg proposent de se concentrer sur une thématique centrale "Le corps". Chaque proposition scientifique, technique, artistique sera comme un organe qui composera au final le corps d'une œuvre monumentale. À noter que les étudiants de licence valident ces ateliers par 3 crédits ECTS, les étudiants en master 2 et doctorat qui les animent sont également rémunérés. Les intervenants peuvent déposer un projet pédagogique de deux pages jusqu'au 15 juillet. Pour les étudiants de L2 et L3, le rendez-vous est pris à la rentrée pour une présentation de ces ateliers.

Renseignements :
03 68 85 60 13
ateliers.culturels@unistra.fr
<http://www.unistra.fr>



Espaces verts sans pesticide, Les jardiniers en première ligne

Longtemps, le Roundup a fait trépasser les mauvaises herbes qui prenaient racine sur les terrains des universités de Strasbourg. L'époque est révolue. Depuis début 2009, le célèbre herbicide ou ses imitations utilisant la même molécule active, le glyphosate, ont disparu de l'inventaire.

[Thomas Calinon]

Au sous-sol de l'Institut Le Bel sur le campus de l'Esplanade, dans les locaux de l'équipe d'entretien des espaces verts, des désherbants thermiques au gaz remplacent les épandeurs de produits chimiques. Les jardiniers ont abandonné leurs combinaisons de protection, sans regret. "Avec elles, on ressemblait plus à des cosmonautes qu'à des jardiniers", sourit l'un d'eux. "À la fondation de l'Université de Strasbourg, la décision a été prise de renoncer totalement aux pesticides chimiques, sur l'ensemble des espaces verts, soit environ 40 hectares et 1 500 arbres", commente Pierre Paul Gérard, responsable du département "maintenance non bâti" à la Direction du patrimoine immobilier (DPI). C'est la politique du "zéro phyto", promue par l'agence de l'eau Rhin-Meuse et adoptée fin 2007 par la Ville et la Communauté urbaine de Strasbourg. Le sous-sol et l'eau qu'il contient en seront les premiers bénéficiaires. "Chaque année, nous utilisons entre 100 et 120 litres d'herbicides, soit 40 kilos de glyphosate purs mélangés à des produits d'enrobage qui sont eux aussi dangereux pour l'environnement, observe Pierre Paul Gérard. Et l'on sait que la ville de Strasbourg est construite sur l'une des plus grosses nappes phréatiques d'Europe". Le "zéro phyto", "c'est une aubaine pour l'équilibre



mais aussi sur de petits espaces à l'Esplanade. Les gazons ras y ont cédé la place à des semis de fleurs et de plantes vivaces, qui ne seront fauchés qu'une à deux fois par an. Des coquelicots, des bleuets, des giroflées... "Vingt espèces au minimum dans chaque pré fleuri, que l'on a sélectionnées parce qu'elles sont adaptées au climat plutôt que par esthétique", détaille Philippe Obrecht, responsable des espaces verts. "Bien sûr, poursuit-il, nous avons gardé les gazons que les étudiants utilisent à partir du printemps". Ces prés fleuris seront une source de nourriture pour de nombreuses espèces animales, oiseaux et abeilles en premier lieu. Vingt-sept ruches sont d'ailleurs installées au Jardin botanique et, depuis peu, dix autres au pôle API. Une "convention d'occupation temporaire" a été signée avec un apiculteur. Les jardiniers sont en première ligne pour l'application de cette nouvelle politique. Philippe Obrecht en compte six dans son service, épaulés par un mécanicien. Pour eux, le principe de l'abandon des pesticides chimiques n'a pas posé de problème. "On s'y attendait parce que la ville

des écosystèmes et la biodiversité", assure Pierre Paul Gérard. Pour la développer, le service des espaces verts a par ailleurs créé des prés fleuris. Deux hectares au total, principalement au pôle API d'Illkirch,

s'était déjà lancée dans cette voie. C'était dans l'air du temps et nous sommes pour le zéro phyto", explique Raymond Stey, qui depuis longtemps n'utilise plus de produits chimiques dans son jardin potager personnel. Dans la pratique, l'utilisation de brûleurs au gaz a aussi l'avantage de nécessiter moins de formation que celle d'herbicide. Mais "l'entretien des espaces verts reste une industrie de main d'œuvre", rappelle Philippe Obrecht, et le "zéro phyto" n'est pas sans conséquences à ce niveau. Là où "un ou deux passages de désherbant chimique par an" suffisaient à traiter les mauvaises herbes, il en faut "environ huit" avec les désherbants thermiques pour une efficacité légèrement moindre, calculent les jardiniers. Il faut aussi davantage arracher à la main. Les jardiniers souhaiteraient des renforts, sans savoir pour l'heure s'ils arriveront et sous quelle forme. En attendant, ils développent de nouvelles solutions pour combattre à la source leurs ennemis, comme des couvre-sol biodégradables en lin et l'épandage de copeaux de bois. Obtenus par broyage des déchets verts, ces copeaux limitent d'autant les tonnages conduits à la déchetterie et ils ont la double vertu d'être écologiques et économiques.



Une partie du campus universitaire de Strasbourg



Du campus à la ville

Le programme de recherche "Du campus à la ville : formes sociales et spatialisations en mutation" s'est donné comme but de livrer en 2012 un diagnostic prospectif de l'état du campus universitaire de Strasbourg. Il associe le laboratoire "Architecture, morphogenèse urbaine et projet" (AMUP) de l'INSA, le Laboratoire cultures et sociétés en Europe (CNRS) et le Centre de recherches et d'études en sciences sociales (CRESS) de l'Université de Strasbourg.



Campus durables

Les conférences et les séminaires "Campus durables : retours d'expériences" sont portés par l'AMUP et le CRESS et ouverts à l'ensemble des acteurs du campus strasbourgeois, de la Ville et de la Communauté urbaine de Strasbourg.

★ Tous les rendez-vous : <http://www.misha.fr>



L'échéancier du plan campus

Pour Strasbourg, environ 300 millions d'euros d'investissement seront nécessaires pour mener à bien une trentaine d'opérations : construction de nouveaux bâtiments, rénovations, démolitions-reconstructions, requalifications d'espaces publics, réorganisation des modes de vie sur les campus, etc. 5 à 10 ans au total seront nécessaires pour transformer radicalement l'ensemble des campus de l'Université de Strasbourg.

* Florence Rudolf, sociologue, professeure des universités, INSA de Strasbourg, directrice du laboratoire AMUP - INSAS - JE 2471 et chercheure associée du Laboratoire cultures et sociétés en Europe (FRE 3229) de l'Université de Strasbourg et du CNRS.

Campus en mutation

S'interroger sur la restructuration des campus en cumulant une lecture architecturale et sociologique de cet espace : c'est tout l'enjeu d'un programme de recherche et d'une succession de séminaires qui viennent de débiter. Comment réussir efficacement à associer le développement durable au "plan campus" ?

[Frédéric Zinck]

Le développement durable est défini comme la construction de synergies entre trois domaines clés : l'environnement, l'économie et la société. Pour être effectif, il est nécessaire d'y associer un quatrième volet "la culture politique" qui se décline comme gouvernance, culture et démocratie selon les locuteurs. Cette culture politique est l'opérateur principal de la création de ces synergies. Selon

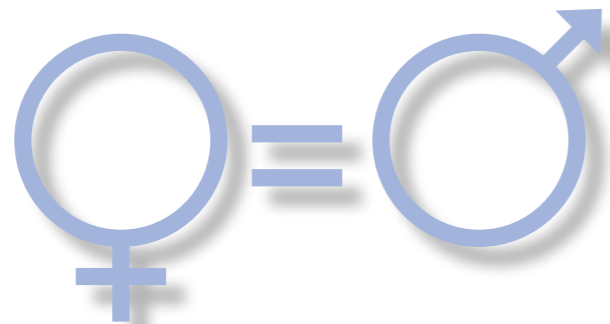


Florence Rudolf

son orientation, les projets de développement durable pourront prendre des orientations différentes", explique Florence Rudolf, sociologue et urbaniste. En mettant sur pied un programme de recherche ainsi qu'une série de conférences programmées jusqu'en 2012 sur l'état des campus et leur réaménagement (voir encadré), celle-ci pose une question primordiale : "Comment faire partager les expériences de chacun dans ce vaste projet ?" Les campus sont évidemment des lieux de travail, mais on y mange aussi, certains y dorment, d'autres s'y promènent. Ce sont aussi des espaces de rencontres et en définitive des lieux de vie en commun. La diversité de ses expériences signale que l'aménagement de ces espaces n'est pas qu'une affaire d'architecture et d'urbanisme. Depuis 2008, des étudiants en licence de sociologie et en master d'urbanisme et aménagement de l'Université de

Strasbourg travaillent sur le terrain autour des problématiques du circuit du papier, de l'alimentation ou encore sur les notions de frontières et de lisières à l'échelle du campus de l'Esplanade. "Ces travaux nous ont encouragés à construire un programme de recherche qui associe des architectes, des géographes, des sociologues et des urbanistes et, depuis 2009, les étudiants de l'Institut national des sciences appliquées de Strasbourg (INSA) sont associés" poursuit Florence Rudolf. "En plus de la logique propre à une recherche universitaire que représente cette opération, notre ambition est de susciter un désir auprès des praticiens de l'Université et au-delà. Chacun de nous pratique ces espaces et a certainement des observations à formuler, des impressions à partager. Si les décisions proprement dites ne nous appartiennent pas, le projet que nous coordonnons aspire à participer à leur formulation progressive. Cette posture est le propre d'une "recherche action" qui cultive une certaine ambivalence à l'égard de l'action et de la prise de décision. Elle est favorable à l'élaboration d'une réflexion qui échappe aux urgences auxquelles les acteurs proprement dit sont confrontés. C'est peut-être là la force de la communauté scientifique."

Recrutement des enseignants-chercheurs : développer la mixité dans les comités



La recherche d'une plus juste répartition entre les hommes et les femmes fait désormais l'objet d'une attention particulière lors de la composition des comités de sélection. Isabelle Kraus, chargée en avril 2009 de la mission Égalités-Diversité, s'emploie avec pragmatisme à y faire progresser la représentation des femmes.

[Myriam Niss]



Isabelle Kraus

Dans un premier temps, c'est par un état des lieux minutieux qu'Isabelle Kraus a évalué la situation : son étude s'est appuyée sur le dépouillement des 82 comités de sélection qui se sont réunis l'année dernière. Elle y a fait des découvertes édifiantes. "En analysant les statistiques dans le détail, je me suis aperçue que certains comités de sélection étaient masculins à 100 %. Or, lorsqu'une discipline dispose d'un vivier féminin, il n'y a pas de raison que

ça ne se répercute pas sur ces comités...". Partant du principe que les comités de sélection devraient du moins refléter la réalité locale, Isabelle Kraus a recherché de quelle manière elle pouvait encourager les personnes qui composent les comités de sélection à une plus grande mixité. "La plupart du temps, ce n'est pas vraiment conscient. Il suffit alors d'attirer l'attention pour que d'autres réflexes se mettent en place", a-t-elle remarqué. Un exemple : la simple innovation qui consiste à prévoir des petites colonnes *h* et *f* sur les formulaires de composition des comités a déjà permis d'amorcer le changement dans les esprits. Il ne s'agit pas d'instaurer une parité obligatoire ou de fixer des quotas artificiels, mais les comités sont incités à respecter

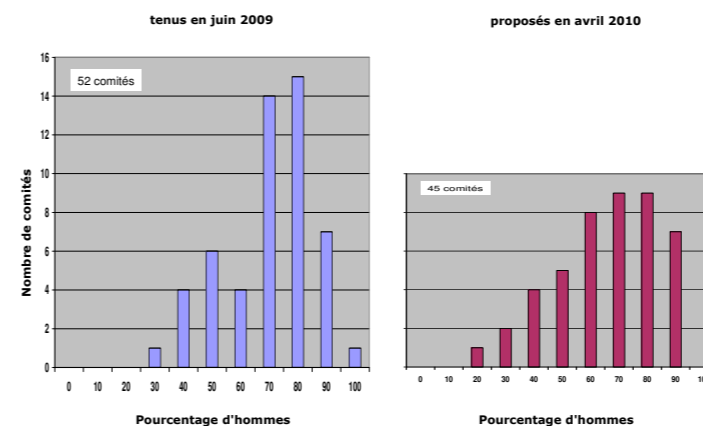
un pourcentage "raisonnable" et de bon sens, qui prenne en compte la répartition hommes/femmes des enseignants-chercheurs au sein de la discipline. Au-dessus d'un écart de 30 %, le Conseil d'administration et le Conseil scientifique ont souhaité que le coordinateur qui compose le comité de sélection revoie sa copie. "Cela peut sembler contraignant, mais c'est nécessaire dans un premier temps, jusqu'à ce que cela devienne naturel". Chaque réunion des comités de sélection connaît son lot d'impondérables, les empêchements imprévus obligeant à recalculer les équilibres au sein du groupe : jusqu'au dernier moment, la composition peut changer. "Il faut donc être vigilant ce jour-là, pour que l'équilibre hommes-femmes ne soit pas perturbé par les changements de dernière minute".

De nouvelles habitudes à installer

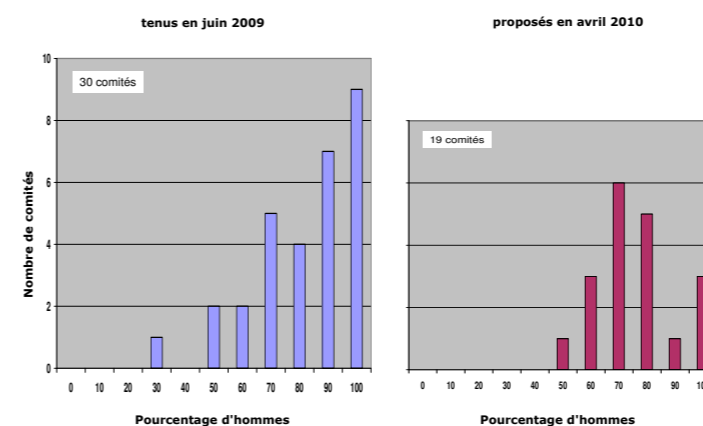
La mise en place des comités en 2010 montre, un an plus tard, qu'un petit bout du chemin semble déjà avoir été parcouru. On compte moins de comités intégralement masculins (il n'y en a plus aucun pour les comités de sélection de maîtres de conférences) et la répartition globale apparaît un peu plus équilibrée, comme l'indiquent les courbes des graphiques ci-après. Et Isabelle Kraus y croit dur comme fer : "Un jour, nous aurons tellement intégré cette préoccupation

qu'il sera totalement inconcevable qu'un comité ne comprenne pas de femme !". La féminisation des comités de sélection pourrait-elle avoir une incidence sur la répartition sexuée des recrutements ? Il est impossible à l'heure actuelle d'estimer cet éventuel impact sur les choix d'un comité de sélection... L'Université de Strasbourg compte 408 femmes pour 569 hommes parmi les maîtres de conférences, les recrutements récents s'étant déroulés de manière pratiquement paritaire. Chez les professeurs, la différence reste plus flagrante : 122 femmes seulement pour 524 hommes. Isabelle Kraus s'est engagée dans un travail ambitieux qui consiste à établir une cartographie de la répartition hommes/femmes parmi tous les personnels de l'université. Cette étude sera publiée chaque année, afin de se doter d'outils pour appréhender les évolutions de la répartition hommes-femmes et de la mixité, par discipline, par métier et par fonction. Isabelle Kraus veut aussi se consacrer à l'analyse des congés de maternité et de paternité des enseignants-chercheurs, une mesure définie l'an dernier par une délibération du Conseil d'administration. Quel a été le nombre de naissances ? Combien de pères ont utilisé leur congé ? Comment l'ont-ils réparti ? Cette enquête permettra de tirer un bilan quantitatif et qualitatif de cette mesure qui vise à harmoniser les congés entre les mères et les pères.

Comités de sélection – Maîtres de Conférences



Comités de sélection – Professeurs



Mission Égalités-Diversité

Contre toutes les discriminations

La mission Égalités-Diversité a été mise en place pour lutter contre toutes les formes de discrimination à l'Université. Cela concerne l'égalité entre les hommes et les femmes en matière de recrutement et de suivi de carrière chez tous les personnels, mais aussi la détection de toutes les autres formes de discrimination, la sensibilisation aux abus de pouvoir et au harcèlement et la recherche d'actions pour y répondre. La recherche d'une bonne articulation entre la vie professionnelle et la vie personnelle est également du ressort de la mission. Dans ce cadre, Isabelle Kraus est aussi sollicitée par des collègues qui lui soumettent des problèmes particuliers concernant la qualité de leur vie professionnelle.



Comité de sélection

Une procédure très balisée

Les campagnes de recrutement se déroulent généralement en session synchronisée, entre février et juin. Chaque poste de maître de conférences ou de professeur donne lieu, depuis 2009, à la création d'un comité de sélection : en 2010, une soixantaine de ces comités a été mise en place.

Depuis leurs bureaux du département de gestion des compétences, Gaby Dietrich et Nelly Bruneau coordonnent en coulisses la logistique d'une organisation minutieuse et complexe. C'est une délibération du Conseil d'administration restreint qui fixe le nombre global (entre 8 et 16) de participants à ce comité. Pour en choisir les membres, le directeur de la composante concernée désigne un coordinateur, qui se lance dans la prospection avec des consignes précises et incontournables. La moitié des membres doit appartenir à l'Université de Strasbourg, l'autre moitié est choisie en externe, dans des universités ou des organismes de recherche au niveau national, voire international. Par ailleurs, deux tiers au moins des membres d'un comité de sélection doivent appartenir à la discipline du poste proposé. Le fruit de ses investigations, c'est-à-dire une liste ferme de personnes disposées et disponibles, en fonction de tous les critères prédéfinis, fait alors l'objet d'un avis du Comité scientifique restreint. "Imaginez le casse-tête ! Il aura fallu auparavant veiller à caler les emplois du temps et les contraintes variées de tous ces enseignants-chercheurs, qui viennent d'autres régions pour la moitié d'entre eux !", rappelle Nelly Bruneau. Le Conseil d'administration restreint devra valider cette liste à son tour. Si elle est "retoquée", par exemple en raison d'un trop grand déséquilibre hommes/femmes, la composition du comité est resoumise à la composante.

Lorsque la liste est adoptée, il appartient au président d'en convoquer les membres pour leur confier les dossiers de recrutement sur lesquels ils ont à se prononcer. À cette occasion, il nomme aussi deux rapporteurs par comité. Une deuxième rencontre va permettre d'établir la liste des candidats à auditionner, donc à éliminer les autres. "À ce stade, nous assurons une interface délicate car les personnes qui n'ont pas été retenues appellent pour en connaître les raisons", explique Gaby Dietrich. La troisième réunion du comité de sélection est consacrée aux auditions, sur une seule journée lorsque les candidats ne sont pas trop nombreux, en plusieurs fois si nécessaire. Mais ouf ! Le comité de sélection arrive alors au bout de ses efforts... Il lui reste à proposer une liste de classement des candidats retenus et à la soumettre au Conseil d'administration, qui va prendre le relais et siéger en jury de recrutement.



Le campus vu de dos

Strasbourg a une chance rare. Celle de disposer d'une université dont le patrimoine immobilier a été majoritairement construit en même temps que la ville. Le campus historique date de l'extension allemande d'après 1870, celui de l'Esplanade de la poussée urbaine des années 1960. Mais, malgré cette histoire commune, prédomine le sentiment d'une absence de liens entre la communauté universitaire et les habitants des quartiers voisins, Esplanade et Krutenau.

[Thomas Calinon]

Certains y voient, paradoxalement, la conséquence de choix urbanistiques. "Le campus et le quartier se sont implantés ensemble sur d'anciens terrains militaires, mais avec un zonage si rigoureux que cela a davantage créé une frontière qu'une symbiose", observe ainsi Jacques Brabant, habitant de l'Esplanade et ex-professeur de géographie à l'Université. "Tous les bâtiments universitaires sont ouverts vers l'intérieur du campus, pas vers l'extérieur", regrette Patrick Lintz, porte-parole du conseil de quartier (COQ) Bourse-Esplanade-Krutenau. Pourtant, la géographie ne détermine pas tout. Étudiants, personnels et habitants franchissent la "frontière". Ils nouent des relations, encore "embryonnaires" selon le directeur de l'Ares⁽¹⁾, Marc Philibert : "Ce serait mentir de dire que les étudiants sont acteurs de la vie citoyenne du quartier. Ils se sentent résidents du campus plutôt que de l'Esplanade, essentiellement parce qu'ils sont souvent de passage. Mais on les retrouve dans les activités que l'on propose. Les membres de l'association Campus Vert viennent jardiner avec les habitants dans notre jardin partagé. Ils y ont créé un compost et nous avons mis en place avec eux des distributions communes de paniers de légumes fournis par une Amap (Association pour le maintien d'une agriculture rurale), pour les habitants et les étudiants. Nous avons aussi plusieurs enseignants au Conseil d'administration de l'Ares, souvent en retraite, qui nous apportent une certaine expertise". Dans l'autre sens, des habitants peuvent profiter, via des associations, de quelques créneaux à la halle des sports du campus, ainsi que des services de la SNCF

et de la CAF présents à l'Agora de l'étudiant, même s'ils ferment hors période universitaire. Le conseil de quartier a donc décidé d'établir de meilleures connexions avec l'Université de Strasbourg. Plusieurs contacts ont été noués récemment. Avec Campus Vert par exemple, qui a invité les membres du COQ à un débat sur la démocratie participative, tandis que le conseil souhaite organiser à l'Université un échange sur les questions de mobilité. Avec l'Afges⁽²⁾ également. En raison de l'implantation de ses bureaux, la fédération étudiante siège au COQ du Conseil des XV, où elle "attire l'attention sur les besoins d'une population spécifique sur les questions de logement, de transports et de stationnement", explique son président, Arnaud Willem. La commission "Manufacture des tabacs" du COQ Bourse-Esplanade-Krutenau travaille sur le projet d'implantation de l'Université de Strasbourg dans cet immense bâtiment bientôt abandonné par l'industrie. "On pourrait imaginer que nous aurions besoin de beaucoup d'espace, mais nous ne le voulons pas car nous souhaitons avoir de la vie autour de nous et les habitants du quartier ont eux aussi des demandes", précise Yves Larmet, vice-président de l'Université en charge du patrimoine. "Il faut qu'on identifie nos besoins respectifs pour voir comment nous pourrions partager ces locaux avec eux. Il nous manque par exemple un gymnase", reprend Patrick Lintz.

L'urbanisme, à nouveau, permettra-t-il d'intensifier les liens entre l'université et son environnement? Selon Yves Larmet, le plan Campus nécessitera "un double niveau de

dialogue, avec la ville et avec les habitants et les usagers". Ceux-ci trouvent que le paysage universitaire actuel est trop froid et minéral? "Puisque tous les bâtiments regardent vers le centre du campus, autant faire un joli centre", répond-il. Un centre "vert et ouvert", selon le leitmotiv en vogue, et un campus dont les accès auront été embellis et remaniés pour casser l'effet "frontière". "Notre objectif, résume Yves Larmet, c'est que les gens puissent se promener dans le campus comme ils le font dans les jardins du Palais universitaire, mais sans que cela devienne un parc de jeux. Car notre rôle premier n'est pas d'aménager la ville, mais de faire de la formation et de la recherche."

(1) Ares : Association des résidents de l'Esplanade de Strasbourg

(2) Afges : Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg



De l'analogique au numérique



L'École nationale supérieure de physique de Strasbourg (ENSPS) célèbre cette année ses 40 ans. François Becker* revient sur les bases de sa création.

[Frédéric Zinck]



François Becker

En 1968, le groupe de travail créé par les physiciens chargé de la question des formations technologiques à l'Université concluait sur l'importance d'y créer une formation d'ingénieur couplée à un 3^e cycle universitaire. "L'École d'ingénieurs physiciens de Strasbourg (EIPS) qui compte alors 6 étudiants voit le jour en 1970 sous la direction de M. G. Sutter. Pour aller plus loin, il était important que cette formation obtienne l'habilitation à délivrer un diplôme d'état d'ingénieur. Mais notre projet de diplôme à Bac+6 (maîtrise + DEA + une année), n'entrant pas dans la forme du cursus des grandes écoles (2 ans de préparation + 3 ans d'école), la commission du titre d'ingénieur a refusé de reconnaître le nôtre. Il faut rappeler qu'à cette époque les passerelles entre universités et écoles d'ingénieurs étaient encore très fragiles." Ce n'est qu'en 1981, suite au développement de l'école et à sa restructuration sous le nom d'ENSPS, que le diplôme est reconnu. "Seules 2 à 3 autres écoles d'ingénieurs étaient alors vraiment associées à une université. Une spécificité que nous avons toujours su garder : créer une synergie entre un enseignement de qualité et une recherche de pointe, tout en privilégiant fortement les relations avec le monde industriel. Notre premier scanner, par exemple, nous a été donné par un industriel intéressé par notre démarche. De cette machine mécanique nous avons fait une machine électronique "intelligente". Nous étions les premiers à transformer de façon "industrielle" une image analogique en une image numérique et très vite nous sommes devenus "numérisateurs" de cartes et photographies pour l'armée de l'air. De telles relations se sont établies avec succès dans tous les domaines de l'école - électronique, photonique, informatique, robotique... - plusieurs ayant conduit à la création d'entreprises." Après le déménagement de 1994, du campus historique vers le pôle API (Application et promotion de l'innovation) à Illkirch avec une promotion de 100 étudiants, l'histoire se poursuit avec la même "devise" : développer des applications à partir de recherches fondamentales. "Une démarche qui pouvait presque être critiquée il y a 30 ans mais qui a largement prouvé son efficacité."

★ Le programme des festivités avec "Physique info en ligne" Temps fort le 24 et le 25 septembre <http://anniversairensps.blogspot.com>



* Professeur honoraire de l'Université de Strasbourg, doyen émérite de l'International Space University, membre de l'Académie internationale d'astronautique - directeur de l'ENSPS de 1988 à 1995.

Vers une nanodémocratie ?

L'échec cuisant du débat public autour des nanotechnologies pose d'importantes questions quant à la capacité de maintenir des dispositifs démocratiques dans une société écartelée entre ses extrêmes. Pire qu'un dialogue de sourds, nous avons assisté à une confiscation de la parole par ceux-là mêmes qui prétendent défendre les valeurs démocratiques !

Certes, l'organisation de ce débat et surtout son "timing" sont en cause (il arrive bien après que des investissements massifs aient été octroyés par les fonds publics et que déjà un millier de produits contenant des nanoparticules se retrouvent sur le marché) mais est-ce une raison pour faire taire ceux qui souhaitent y participer ?

Il est légitime de se sentir impuissant face au bulldozer techno-économique que représentent les "nanos", mais le refus de débattre sous prétexte que "participer, c'est accepter" ne fait qu'amplifier le fossé déjà immense entre les autorités scientifiques et ce qu'il est convenu d'appeler le grand public. Les actes de vandalisme perpétrés par les opposants aux nanotechnologies ont eu pour effet de confisquer la parole citoyenne, sans bien sûr avoir aucun impact sur l'orientation des recherches en nanotechnologies.

Qu'un débat public regroupant des scientifiques, des écologistes, des éthiciens, des chercheurs en sciences humaines et des citoyens soit escamoté sous prétexte de défendre la démocratie, voilà bien un paradoxe sur lequel on devra réfléchir. D'autant plus que, pour éviter la pagaille, les dernières rencontres ont eu lieu par internet où les citoyens pouvaient adresser des questions aux experts. Loin d'étendre l'espace de la parole citoyenne, la démocratie virtuelle se présente donc plutôt comme un palliatif face à l'échec d'un exercice démocratique.

Bref, il ne reste qu'à espérer que les activistes anti-nanos ne deviennent pas le modèle de la pensée critique. Car en confisquant la parole aux citoyens, on risque à terme d'aboutir à une nanodémocratie...

> Céline Lafontaine, professeure à l'Université de Montréal, est spécialiste des enjeux sociaux et éthiques liés aux technologies, auteur notamment de *Nanotechnologies et société*, Éditions du Boréal, Montréal, 2010

➤ Jean-Yves Marchal



Il tend son micro aux étoiles

Comment devient-on “médiateur scientifique” spécialisé dans l’astronomie ? L’un des piliers du Planétarium de Strasbourg et des conférences du Jardin des sciences ? Jean-Yves Marchal déroule volontiers l’écheveau des hasards, des rencontres et des choix délibérés qui lui font vivre aujourd’hui ses passions d’adolescent.

[Sylvie Boutaudou]

Première étape : un grand-père qui lui offre une paire de jumelles lorsqu’il a 15 ans. Bonne pioche, le collégien se plonge dans la contemplation du ciel et, lui qui ne prisait pas spécialement la lecture scientifique, s’acharne sur des revues spécialisées. Il avale *Sky & Telescope* en anglais, devenant l’un des rares abonnés d’Épinal... Logiquement, au moment de choisir une orientation, il abandonne ses copains des Vosges pour l’Université Louis Pasteur de Strasbourg, et pour des études de physique, agrémentées de toutes les options possibles en astronomie et en sismologie. C’est déjà un jeune passionné et entreprenant, qui fonde avec un ami un club d’astronomie dans sa ville natale. Et qui n’hésite pas à frapper à la porte d’Agnès Acker dont il lisait les livres, au lycée, quand les cours l’ennuyaient. “J’étais quelque peu introverti, mais ma passion me donnait du courage”, raconte Jean-Yves Marchal. Avec le culot des timides, j’ai sollicité un stage et obtenu un mois à l’Observatoire de Haute Provence !” Pourtant, à l’époque, les stages étaient peu courants, et moins fréquents encore pour les étudiants de Deug. Rebelote en 1982, au Pic du Midi. “Le travail avec les chercheurs, la réalité du terrain m’enthousiasmaient”, se rappelle-t-il avec chaleur.

Le timide se fait violence

Parallèlement, Jean-Yves est sorti définitivement de sa réserve et ajoute une corde à son arc. Il participe à l’explosion créative des radios locales, réalise et anime un magazine hebdomadaire “Radio source 1” (entendez : “pulsar”) qui vivra 6 ans. “L’audience était moyenne, mais en qualité de journaliste, j’ai pu accéder à d’extraordinaires sources d’information.” Les relations presse de la Nasa ou de l’Agence spatiale européenne lui ouvrent les portes, il interviewe Hubert Reeves, devenu depuis un ami, et d’autres célébrités, jusqu’à son plus grand “coup” : une liaison directe avec Kourou, en Guyane, pour le lancement de la fusée Ariane 4, le 15 juin 1988.

Retour sur terre

Hélas, à côté de ces activités multiples et réussies, les études pèchent un peu. Après son Deug, Jean-Yves fait son service militaire... comme aide météo dans l’Armée de l’Air. Cette expérience lui plaît tellement qu’il pense en faire son métier. Mais finalement, un collège de Saint-Dié lui propose un remplacement de professeur de mathématiques. “J’y ai découvert une autre forme de transmission et le contact avec les élèves. Mais surtout, j’ai réalisé mon envie d’écrire, de communiquer ma passion et ma curiosité”, explique Jean-Yves Marchal. Une occasion se présente, il se lance en 1985 dans la rédaction de fascicules pédagogiques sur les thèmes qui l’intéressent.

“Tout est devenu cohérent”

Et c’est par ce biais que la boucle s’est bouclée. “J’avais sollicité Agnès Acker pour relire certains de mes manuscrits en lien avec l’astronomie. Elle se souvenait de mes demandes de stage et s’est aperçue, en passant, que la sélection d’un animateur du Planétarium n’était pas achevée. J’ai postulé et j’ai été pris. Très vite, j’ai travaillé sur la mise en animation des spectacles du Planétarium, j’ai pu organiser des événements, des concours, des expositions, m’adresser au grand public. C’était comme si tout ce que j’avais fait auparavant, la radio, les clubs d’astronomie, l’écriture, prenait sens.” Jean-Yves Marchal ne cache pas son contentement quand il évoque son parcours et notamment la façon dont l’institution a reconnu ses compétences : il a obtenu un DESS de communication scientifique et technique par Validation des acquis de l’expérience. “La démarche est intéressante parce qu’elle oblige à réfléchir sur son parcours. J’y ai gagné, au passage, quelques magnifiques lettres de soutien récoltées auprès de ceux avec lesquels j’ai travaillé, appris et qui m’ont passé le relais.”

▼
Jean-Yves Marchal

en quelques
dates

- **1960**
Naissance à Épinal
- **1979**
Obtient un Baccalauréat C
- **1980**
Anime un club d’astronomie à Épinal
- **1980-1982**
Deug sciences à Strasbourg
- **1982**
Première intervention dans une radio locale
- **1983-1988**
Animateur du magazine “Radio source 1”
- **1985-1988**
Maître-auxiliaire dans l’Éducation nationale
- **1985**
Une semaine au centre spatial de Kourou, en Guyane
- **1985-2001**
Rédaction de fascicules pédagogiques pour l’Éducation nationale
- **1988**
Embauché comme animateur au Planétarium
- **1991**
Obtient par VAE un DESS de communication scientifique